

LE NOUVEAU
DÉCAMÉRON

—

SIXIÈME JOURNÉE



BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.

38949



n° Curent 38951 Format

n° Inventar 18061 Anul

Secția Depozitii Raftul

M 544485

B 544496

LES CONTEURS
DE LA SIXIÈME JOURNÉE

Guy de Maupassant

Jules Barbey d'Aurevilly

Théodore de Banville

Paul Arène

Léon Cladel

Georges de Peyrebrune

Maufrigneuse

Catulle Mendès

Joseph Montet

Armand Silvestre

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

75 exemplaires sur papier de luxe : japon et vergé, avec double suite
de gravures.

LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

SIXIÈME JOURNÉE



LES CONTEURS

Guy de Maupassant
Jules Barbey d'Aurevilly
Théodore de Banville
Paul Arène
Léon Cladel

Georges de Peyrebrune
Maufigneuse
Catulle Mendès
Joseph Montet
Armand Silvestre

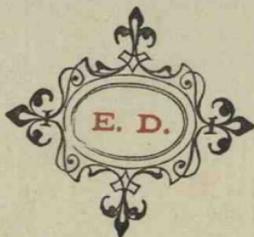
Inv. A. 18.061

LE NOUVEAU

DÉCAMÉRON

SIXIÈME JOURNÉE

LES PLUS TRISTES



Donația

Gheorghe M. Vlasto

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1886

Tous droits réservés.

4187

CONTROL 1953

1961

L

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București
Cota 38949

B.C.U. Bucuresti

C41187

RC74/09

SIXIÈME JOURNÉE

LES PLUS TRISTES



LES PLUS TRISTES



n était rentré au giron; le château de la Marquise s'était rouvert aux enfants prodigues. Ce qu'il y a de plus charmant dans les voyages — tous les voyageurs vous le diront — c'est d'en revenir. Que verrez-vous donc au dehors qui ne soit pas chez vous? La terre et le ciel sont partout à peu près les mêmes; les nuages, les verdure, les feuilles et les eaux passent et repassent dans le tournoiement du globe comme les paysages des tableaux mécaniques, et c'est toujours la

même chose parce que c'est toujours la même chose. Aussi la belle compagnie de la marquise Thérèse retrouva-t-elle avec une sorte d'attendrissement les salons tendus de tapisserie et les serres remplies de parfums capiteux. On reprit sa place accoutumée avec cette satisfaction paresseuse dont les Anglais ont composé les voluptés délicates du *at home*. Et par un esprit de réaction tout naturel, on critiqua les incidents et les traverses de la dernière journée.

On dit du mal de la pluie, on dit du mal du soleil. Courir les champs par un temps variable était bien un amusement de petites filles. Comment tant de gens raisonnables avaient-ils pu suivre une bande de pensionnaires, guidées par mademoiselle Suzanne d'Élys? On les gronda quelque peu. A leur tour, elles firent la moue, déclarant qu'elles passeraient la journée à faire la dînette et à jouer à toutes sortes d'aimables jeux auxquels les grandes personnes ne seraient point admises. Ce fut une grande mortification pour M. Guy de Maupassant, roi de la sixième journée.

Il essaya d'échapper à cet ostracisme en plaidant la cause du gouvernement déchu, et en démontrant quel serait le bonheur d'un peuple dirigé par une Assemblée nationale de filles de dix-huit ans. Il allait développer cette jolie thèse quand ces demoiselles

répondirent par une belle révérence ; et elles se sauvèrent comme un vol d'oiseaux effarouchés.

La marquise Thérèse opina pour qu'on les laissât faire à leur guise. Les us et coutumes de son château merveilleux avaient un grand air de parenté avec les statuts de l'abbaye de Thélème, et le « Fay ce que voudras » n'avait jamais été mieux mis en pratique que par ses invités.

On se demandait pourtant sur quoi rouleraient les contes de la journée, car on n'en avait pas dit un mot la veille, et la Marquise apprêtait à ses invités une sorte de surprise. La retraite des jeunes filles parut la décider.

— Je crois, dit-elle, que le moment est venu de ne n'avoir peur de rien. Il n'est pas de sujet qui intéresse autant les femmes honnêtes que l'histoire de celles qui ne le sont pas. L'étoile s'inquiète de la fange ; les cimes s'inclinent sur les gouffres pour en regarder le fond. Il est certain qu'il y a dans la vie des drôlesses des choses fort intéressantes et dont la plupart de nous n'ont pas la moindre idée. Car je n'admets point d'équivoque sur les contes que je mets à l'ordre du jour. Il ne s'agit pas de filles galantes, mais de filles perdues.

— Et comment appellerez-vous ces tristes héroïnes ? fit Lady Helmsford avec beaucoup de dédain.

— Comme vous les appelez vous-même, dit la Marquise, LES PLUS TRISTES. M. Guy de Maupassant acceptant la royauté de cette journée, nous avons vu poindre dans l'ombre la figure résignée et douloureuse de Boule-de-Suif, un chef-d'œuvre que d'autres chefs-d'œuvre ont suivi. Et j'ai l'honneur de vous la présenter, mesdames, car notre charmante amie, madame Castagnède, a bien voulu partager la couronne de l'auteur et couvrir de sa bonne grâce l'infamie de l'héroïne.

C'est sans le moindre embarras que la bonne madame Castagnède sortit de derrière un paravent japonais à la suite de cette présentation. Un costume de voyage, très simple, juste sans être sévère, faisait ressortir son visage réjoui et sa belle santé. Elle faisait craquer sa robe, mais n'en était que plus attrayante. Les très jeunes gens la regardaient beaucoup. Armand Silvestre émit cette opinion que, quand on aime quelque chose, il n'y en a jamais trop.

Pendant que la nouvelle Reine recevait les compliments de ses sujets les plus rapprochés, lady Helmsford faisait valoir auprès de la Marquise des raisons de cant qui la troublaient encore.

— Par la barbe de ma grand'mère, dit la bonne dame, et encore la coupait-elle avec des ciseaux,

n'avez-vous pas été mariée? On ne dira rien au delà, assurément.

La belle Anglaise rougit un peu.

— *Il me semble, dit-elle, qu'il y a des choses qu'il est bon d'ignorer.*

— *Croyez-vous? fit la Marquise. Il y a des choses qu'on ignore bien mieux quand on les a quelque peu apprises. Nous avons d'ailleurs affaire à des magiciens qui changent en or tout ce qu'ils touchent. Soyez sûre que nous n'y verrons que du feu.*

— *Et le feu purifie tout, ajouta madame Castagnède, en prenant possession du large fauteuil destiné à Sa Majesté. Monsieur de Maupassant, c'est vous qui nous devez le premier conte. Nous sommes prêtes à vous suivre partout où vous voudrez nous conduire. Mais, d'abord, dites-moi, ajouta l'aimable bourgeoise en se rengorgeant un peu, — ce qui était bien inutile! — trouvez-vous que je suis dans la lettre de votre roman?*

— *Ha! madame, perdez cette illusion complaisante. Vous ressemblez à l'infortunée Boule-de-Suif comme un astre — bien portant d'ailleurs — peut ressembler à une lanterne de charrette.*

— *La comparaison m'agréa, dit la Marquise; il n'est pas si facile qu'on le croit d'avoir l'air d'une catin, quoique certaines femmes y réussissent assez*

joliment. Souvenons-nous de la réponse de la duchesse de Berry à la princesse Palatine qui lui reprochait ses allures : — Madame, n'a pas l'air fille qui veut !

— Le mot fut cruel pour la laideron, dit madame de Cergy-Latour ; elle devait savoir d'abondant que tout est permis aux princesses.

— Quand elles vous ressemblent, dit madame Castagnède que sa royauté grisait un peu. Mais il n'est pas question de nous dire de jolies choses. Monsieur de Maupassant, toutes ces dames ont leur éventail. Qu'allez-vous nous conter ?

— Eh bien, l'Odysée d'une fille.

— Soit, dit la Marquise, en route !

L'ODYSSÉE D'UNE FILLE



UI, le souvenir de ce soir-là ne s'effacera jamais. J'ai eu, pendant une demi-heure, la sinistre sensation de la fatalité invincible; j'ai éprouvé ce frisson qu'on a en descendant aux puits des mines. J'ai touché ce fond noir de la misère humaine; j'ai compris l'impossibilité de la vie honnête pour quelques-uns.

Il était minuit passé. J'allais du Vaudeville à la rue Drouot, suivant d'un pas pressé le boulevard où couraient des parapluies. Une poussière d'eau voltigeait plutôt qu'elle ne tombait, voilant les

becs de gaz, attristant la rue. Le trottoir luisait, gluant plus que mouillé. Les gens pressés ne regardaient rien.

Les filles, la jupe relevée, montrant leurs jambes, laissant entrevoir un bas blanc à la lueur terne de la lumière nocturne, attendaient dans l'ombre des portes, appelaient, ou bien passaient pressées, hardies, vous jetant à l'oreille deux mots obscurs et stupides. Elles suivaient l'homme quelques secondes, se serrant contre lui, lui soufflant au visage leur haleine putride, puis, voyant inutiles leurs exhortations, elles le quittaient d'un mouvement brusque et mécontent, et se remettaient à marcher en frétilant des hanches.

J'allais, appelé par toutes, pris par la manche, harcelé et soulevé de dégoût. Tout à coup, j'en vis trois qui couraient comme affolées, jetant aux autres quelques paroles rapides. Et les autres aussi se mettaient à courir, à fuir, tenant à pleines mains leurs robes pour aller plus vite. On donnait ce jour-là un coup de filet à la prostitution.

Et soudain je sentis un bras sous le mien, tandis qu'une voix éperdue me murmurait dans l'oreille : « Sauvez-moi, monsieur, sauvez-moi. Ne me quittez pas. »

Je regardai la fille. Elle n'avait pas vingt ans,

bien que fanée déjà. Je lui dis : « Reste avec moi. »
Elle murmura : « Oh ! merci. »

Nous arrivions dans la ligne des agents. Elle s'ouvrit pour me laisser passer.

Et je m'engageai dans la rue Drouot.

Ma compagne me demanda : « Viens-tu chez moi ? »

— « Non. »

— « Pourquoi ? pas Tu m'as rendu un rude service que je n'oublierai pas. »

Je répondis, pour me débarrasser d'elle :
« Parce que je suis marié. »

— « Qu'est-ce que ça fait ? »

— « Voyons, mon enfant, ça suffit. Je t'ai tirée d'affaire. Laisse-moi tranquille maintenant. »

La rue était déserte et noire, vraiment sinistre. Et cette femme qui me serrait le bras rendait plus affreuse encore cette sensation de tristesse qui m'avait envahi. Elle voulut m'embrasser. Je me reculai avec horreur ; et d'une voix dure :

« Allons, f...-moi la paix, n'est-ce pas ? »

Elle eut une sorte de mouvement de rage, puis, brusquement, se mit à sangloter. Je demeurai éperdu, attendri, sans comprendre.

— « Voyons, qu'est-ce que tu as ? »

Elle murmura dans ses larmes : « Si tu savais, ça n'est pas gai, va. »

— « Quoi donc ? »

— « C'te vie-là. »

— « Pourquoi l'as-tu choisie ? »

— « Est-ce que c'est ma faute ? »

— « A qui la faute, alors ? »

— « J'sais-ti, moi ? »

Une sorte d'intérêt me prit pour cette abandonnée.

Je lui demandai : « Dis-moi ton histoire ? »

Elle me la conta.

« J'avais seize ans, j'étais en service à Yvetot, chez M. Lerable, un grainetier. Mes parents étaient morts. Je n'avais personne ; je voyais bien que mon maître me regardait d'une drôle de façon et qu'il me chatouillait les joues ; mais je ne m'en demandais pas plus long. Je savais les choses, certainement. A la campagne on est dégourdi ; mais M. Lerable était un vieux dévot qu'allait à la messe chaque dimanche. Je l'en aurais jamais cru capable, enfin !

V'là qu'un jour il veut me prendre dans ma cuisine. Je lui résiste. Il s'en va.

Y avait en face de nous un épicier, M. Dutan, qui avait un garçon de magasin bien plaisant ; si tant est que je me laissai enjôler par lui. Ça arrive à tout le monde, n'est-ce pas ? Donc je quittais la porte ouverte, les soirs, et il venait me retrouver.

Mais v'là qu'une nuit M. Lerable entend du bruit. Il monte et il trouve Antoine qu'il veut tuer. Ça fait une bataille à coups de chaise, de pot à eau, de tout. Moi j'avais saisi mes hardes et je me sauvai dans la rue. Me v'là partie.

J'avais une peur, une peur de loup. Je m'habillai sous une porte. Puis je me mis à marcher tout droit. Je croyais pour sûr qu'il y avait quelqu'un de tué et que les gendarmes me cherchaient déjà. Je gagnai la grand'route de Rouen. Je me disais qu'à Rouen je pourrais me cacher très bien.

Il faisait noir à ne pas voir les fossés, et j'entendais des chiens qui aboyaient dans les fermes. Sait-on tout ce qu'on entend la nuit ? Des oiseaux qui crient comme des hommes qu'on égorge, des bêtes qui jappent, des bêtes qui sifflent, et puis tant de choses que l'on ne comprend pas. J'en avais la chair de poule. A chaque bruit je faisais le signe de croix. On ne s'imagine point ce que ça vous émouve le cœur. Quand le jour parut,

v'là que l'idée des gendarmes me reprit, et que je me mis à courir. Puis je me calmai.

Je me sentis faim tout de même, malgré ma confusion ; mais je ne possédais rien, pas un sou, j'avais oublié mon argent, tout ce qui m'appartenait sur terre, dix-huit francs.

Me v'là donc à marcher avec un ventre qui chante. Il faisait chaud. Le soleil piquait. Midi passe. J'allais toujours.

Tout à coup j'entends des chevaux derrière moi. Je me retourne. Les gendarmes ! Mon sang ne fait qu'un tour ; j'ai cru que j'allais tomber ; mais je me contiens. Ils me rattrapent. Ils me regardent. Il y en a un, le plus vieux, qui dit : « Bonjour, manzelle. »

— « Bonjour, monsieur. »

— « Ousque vous allez, comme ça ? »

— « Je vas t'à Rouen, en service dans une place qu'on m'a t'offerte. »

— « Comme ça, pédestrement ? »

— « Oui, comme ça. »

Mon cœur battait, monsieur, à ce que je ne pouvais plus parler. Je me disais : « Ils me tiennent. » Et j'avais une envie de courir qui me frétillait dans les jambes. Mais ils m'auraient rattrapée tout de suite, vous comprenez.

Le vieux recommença : « Nous allons faire route ensemble jusqu'à Barantin, mamzelle, vu que nous suivons le même itinéraire. »

— « Avec satisfaction, monsieur. »

Et nous v'là causant. Je me faisais plaisante autant que je pouvais, n'est-ce pas, si bien qu'ils ont cru des choses qui n'étaient point. Or, comme je passais dans un bois, le vieux dit : « Voulez-vous, mamzelle, que j'allions faire un repos sur la mousse. »

Moi, je répondis sans y penser : « A votre désir, monsieur. »

Donc il descend et il donne son cheval à l'autre, et nous v'là partis dans l'bois tous deux.

Il n'y avait plus à dire non. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ? Il en prit ce qu'il a voulu ; puis il me dit : « Faut pas oublier le camarade. » Et il retourna tenir les chevaux pendant que l'autre m'a rejointe. J'en étais honteuse que j'en aurais pleuré, monsieur. Mais je n'osais point résister, vous comprenez.

Donc nous v'là repartis. Je ne parlions plus. J'avais trop de deuil au cœur. Et puis je ne pouvais plus marcher tant j'avais faim. Tout de même, dans un village, ils m'ont offert un verre de vin, qui m'a r'donné des forces pour quelque

temps. Et puis ils ont pris le trot pour pas traverser Barantin de compagnie. Alors je m'assis dans le fossé et je pleurai tout ce que j'avais de larmes.

Je marchai encore plus de trois heures durant avant Rouen. Il était sept heures du soir quand j'arrivai. D'abord toutes ces lumières m'éblouirent. Et puis je ne savais point où m'asseoir. Sur les routes, y a les fossés et l'herbe ousqu'on peut même se coucher pour dormir. Mais dans les villes, rien.

Les jambes me rentraient dans le corps, et j'avais des éblouissements à croire que j'allais tomber. Et puis, il se mit à pleuvoir, une petite pluie fine comme ce soir, qui vous traverse sans que ça ait l'air de rien. J'ai pas de chance les jours qu'il pleut. Je commençai donc à marcher dans les rues. Je regardais toutes ces maisons en me disant : « Y a tant de lits et tant de pain dans tout ça, et je ne pourrai point seulement trouver une croûte et une paillasse. » Je pris par des rues où il y avaient des femmes qui appelaient les hommes de passage. Dans ces cas-là, monsieur, on fait ce qu'on peut. Je me mis, comme elles, à inviter le monde. Mais on ne me répondait point.

J'aurais voulu être morte. Ça dura bien jusqu'à minuit. Je ne savais même plus ce que je faisais. A la fin, v'là un homme qui m'écoute. Il me demande : « Ousque tu demeures? » On devient vite rusée dans la nécessité. Je répondis : « Je ne peux pas vous mener chez moi, vu que j'habite avec maman. Mais n'y a-t-il point des maisons où l'on peut aller. »

Il répondit : « Plus souvent que je vas dépenser vingt sous de chambre. »

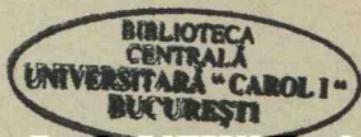
Puis il réfléchit et ajouta : « Viens-t'en. Je connais un endroit tranquille ousque nous ne serons point interrompus. »

Il me fit passer un pont et puis il m'emmena au bout de la ville, dans un pré qu'était près de la rivière. Je ne pouvais pas le suivre.

Il me fit asseoir et puis il se mit à causer pourquoi nous étions venus. Mais comme il était long dans son affaire, je me trouvai tant percluse de fatigue que je m'endormis.

Il s'en alla sans rien me donner. Je ne m'en aperçus seulement pas. Il pleuvait, comme je vous l'disais. C'est d'puis ce jour-là que j'ai des douleurs que je n'ai pas pu m'en guérir, vu que j'ai dormi toute la nuit dans la crotte.

Je fus réveillée par deux sergots qui me mirent



au poste, et puis, de là, en prison, où je restai huit jours, pendant qu'on cherchait ce que je pouvais bien être et d'où je venais. Je ne voulus point le dire par peur des conséquences.

On le sut pourtant et on me lâcha, après un jugement d'innocence.

Il fallait recommencer à trouver du pain. Je tâchai d'avoir une place, mais je ne pus pas, à cause de la prison d'où je venais.

Alors je me rappelai d'un vieux juge qui m'avait tourné de l'œil, pendant qu'il me jugeait, à la façon du père Lerable, d'Yvetot. Et j'allai le trouver. Je ne m'étais point trompée. Il me donna cent sous quand je le quittai, en me disant : « T'en auras autant toutes les fois ; mais viens pas plus souvent que deux fois par semaine. »

Je compris bien ça, vu son âge. Mais ça me donna une réflexion. Je me dis : « Les jeunes gens, ça rigole, ça s'amuse, mais il n'y a jamais gras, tandis que les vieux, c'est autre chose. » Et puis je les connaissais maintenant, les vieux singes, avec leurs yeux en coulisse et leur petit simulacre de tête.

Savez-vous ce que je fis, monsieur ? Je m'habillai en bobonne qui vient du marché, et je courais les rues en cherchant mes nourriciers.

Oh ! je les pinçais du premier coup. Je me disais :

« En v'là un qui mord. »

Il s'approchait. Il commençait :

— « Bonjour, mam'zelle.

— Bonjour, monsieur.

— Ousque que vous allez, comme ça ?

— Je rentre chez mes maîtres.

— Ils demeurent loin, vos maîtres ?

— Comme ci, comme ça. »

Alors il ne savait plus quoi dire. Moi je ralentissais le pas pour le laisser s'expliquer.

Alors il prononçait, tout bas, quelque compliment, et puis il me demandait de passer chez lui. Je me faisais prier, vous comprenez, puis je cédaï. J'en avais de la sorte deux ou trois pour chaque matin, et toutes mes après-midi libres. Ç'a été le bon temps de ma vie. Je ne me faisais pas de bile.

Mais voilà. On n'est jamais tranquille longtemps. Le malheur a voulu que je fisse la connaissance d'un grand richard du grand monde. Un ancien président qui avait bien soixante-quinze ans.

Un soir il m'emmena dîner dans un restaurant des environs. Et puis, vous comprenez, il n'a pas su se modérer. Il est mort au dessert.

J'ai eu trois mois de prison, vu que je n'étais point sous la surveillance.

C'est alors que je vins à Paris.

Oh! ici, monsieur, c'est dur de vivre. On ne mange pas tous les jours, allez. Y en a trop. Enfin, tant pis, chacun sa peine, n'est-ce pas? »

Elle se tut. Je marchais à son côté, le cœur serré. Tout à coup elle se remit à me tutoyer.

— « Alors, tu ne montes pas chez moi, mon chéri?

— Non, je te l'ai déjà dit.

— Eh bien! au revoir, merci tout de même, sans rancune. Mais je t'assure que tu as tort. »

Et elle partit, s'enfonçant dans la pluie fine comme un voile. Je la vis passer sous un bec de gaz, puis disparaître dans l'ombre. Pauvre fille!





« bien, dit madame de Rocas, qui était restée pensive pendant ce récit, je comprends maintenant pourquoi vous les nommez

LES PLUS TRISTES.

— N'est-ce pas ? dit une voix grave. Ces infortunées sont les parias de la beauté et les forçats de la joie. Leur affreux métier les condamne au plaisir forcé, à l'ivresse perpétuelle. Elles n'ont pas le droit de pleurer. Aussi, dans les rares moments de liberté que leur laisse leur esclavage, quel assombrissement dans ces âmes émoussées !

— Il y a certainement à s'apitoyer sur leur compte, dit la bonne Marquise, mais il ne faut pas voir en elles, toujours, des victimes. Qu'on leur brûle l'estomac avec des alcools malsains, je les plaindrai

moins que Jeanne d'Arc brûlée par les Anglais, pour des motifs bien différents. La plupart ont eu de bons moments dans leur vie, et ne sont pas précisément des modèles d'abnégation. Si M. Émile Deschanel ne se tenait pas à l'écart avec une modestie blâmable, je lui ferais dire ce qu'il sait de ces demoiselles. Elles tenaient en Grèce des cours d'amour où les rois briguaient l'honneur d'être admis. Il n'était pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe. Loin d'être esclaves, elles gouvernaient le monde et montaient à cheval sur le dos des philosophes. Aspasia traitait d'égale à égal avec Périclès : Phryné avait ses jours, et ses heures. Il fallut rendre une ordonnance pour qu'elle consentît à se montrer au peuple tous les ans, aux fêtes de Neptune, sortant de l'onde amère et tordant ses cheveux. Je ne connais qu'une honnête femme, la belle Paule, de Toulouse, qui ait excité pareille idolâtrie. Il ne faut donc pas plaindre outre mesure ces belles filles, qui parmi les routes ouvertes devant elles choisissent les plus fleuries. L'important est de ne pas tomber dans le ruisseau.

— Je crois, dit la Reine, qu'il faut garder un certain tempérament dans une question aussi complexe. Je n'ose pas demander à M. Barbey d'Aurevilly de la discuter ; mais je suis sûre qu'il trouvera quelques contes à nous dire à ce sujet.

Avec sa courtoisie de grande race, à laquelle s'accommode si bien le dandysme hautain de son costume, l'illustre auteur de Ce qui ne meurt pas, que l'on prendrait volontiers pour un Valois gardant mal l'incognito, s'inclina devant la Reine, toute bourgeoise qu'elle était.

— Non pas des contes, dit-il, mais deux anecdotes d'après souper.

— Nous vous écoutons, dit la Reine.

Jules Barbey d'Aurevilly parla ainsi :

DEUX ANECDOTES

D'APRÈS SOUPER

I



Il y a une huitaine de jours, nous soupions (quelques bons compagnons, *good fellows*, comme ils disent si joyeusement en Angleterre), chez Besse, aux Champs-Élysées, sur la terrasse du côté gauche, aux sons voisins de la musique du Cirque, hachés, en mesure, par le claquement rythmique des fouets, qui font cette musique tout à la fois équestre et sauvage... Que de fois je l'ai écoutée, en rêvant que j'étais clown ou postillon! Or, ce soir-là, plus que jamais, ces coups de fouet retentissants et puissamment évocateurs ressuscitaient

pour nous les virtuoses adorées et parties, — car elles sont parties et le Cirque, cette année, a perdu sa couronne ! Trois de celles qui nous passèrent le plus près du cœur, quand elles étaient là, revenaient du fond de nos souvenirs, au galop, dans nos conversations. C'étaient, est-il besoin de les nommer ? la grande Océana, belle comme son père l'Océan, et qui s'en est allée du côté des aurores boréales pour les augmenter d'une de plus, — puis l'O'Bryen, — cette poésie de lord Byron dans une statuette de Coysevox, l'étrange et mystérieuse danseuse aux chevilles ailées et à la bouche amère, dont personne n'a pu se vanter d'avoir vu — *une seule fois* — le sourire, — et enfin et surtout la pauvre et charmante Émilie Loisset, — la Chasteté à cheval, et que son cheval a tuée et dont justement, pendant toute la représentation de la veille, j'avais vu, moi, le spectre m'emplier, à lui seul, le Cirque tout entier et m'effacer cette foule de vivants qui étaient venus là, où elle ne reviendrait jamais plus !

Et puisque l'absence est la mort et même pire que la mort — car la mort est sérieuse et l'absence est une ironie — la mort nous prend sans se moquer de nous, et l'absence, qui ne nous

prend pas, a l'air de s'en moquer! nous buvions à la mémoire de cette morte et de ces absentes *le coup de l'étrier... vidé!* Certes, nous aurions dû, par amour et par folie du Cirque et de ses amazones, le boire dans nos bottes, comme Bassompierre, quand il but glorieusement, plein sa botte à calice, son fameux *toast* aux Treize Cantons; mais, hélas! fils énervés de ce siècle dégénéré, nous n'avions, nous, pour toutes bottes à calice, que de frêles calices de cristal, et nous les remplissions non pas d'eau-de-vie, comme ce Titan de Bassompierre, mais de ce mousseux vin de *Fleury* qui nous rappelait les *fleurs sur fleurs* que Shakespeare verse sur Ophélie... Nous allions tourner à l'Hamlet! Nous allions tomber dans la griserie mélancolique — au fond, la plus détestable des griseries! — quand de libation en libation, de souvenir en souvenir, d'écuyère en écuyère, et même de cravache en cravache, nous arrivâmes à celle-là qu'un de nous avait oubliée sur le bout de la table où nous soupions, et ce fut cette cravache qui nous sauva de la mélancolie! Elle était là, sans une main d'écuyère qui la fit vibrer et cingler, couchée bien tranquillement, entre deux bouteilles débouchées, comme une petite femme endormie pour avoir un peu

trop bu de marasquin, et ce fut elle qui devint l'occasion de deux anecdotes, de deux de ces anecdotes de rien du tout, comme on en dit à table, mais qui sont parfois la grâce des desserts et qui, comme les facettes d'une bague de femme, n'ont guère qu'un chatoiement qui luit et fuit, ou une étincelle qui meurt à la place où elle a brillé. Comment fixer cela? C'est comme la prospérité des méchants dans les Psaumes, on passe et ce n'est déjà plus! D'ailleurs, elles nous furent dites, ces anecdotes, par un esprit qui ajouta sa légèreté à la leur, par un de ces trois ou quatre derniers dandys heureusement attardés encore en ce temps de gommeux, dont la gomme est l'incomparable pâte de bêtise qui englue présentement nos pauvres mœurs! Je voudrais aujourd'hui les dire, ces deux riens du tout d'anecdotes comme il nous les dit, ce frivole hardi qui n'avait peur ni des mots quand ils étaient vifs, ni des choses quand elles étaient gaies.

II

Voyons donc. Essayons...

« J'étais, — nous dit le Tallemant des Réaux de ces deux historiettes — assis, un des soirs de l'été dernier, en face du café du Helder, au boulevard, dos à dos avec trois magnifiques drôlesses, et je tenais dans mes mains cette cravache que vous voyez là, messieurs, et qui a une histoire, car elle a une histoire, et une tragique, encore ! Le fameux Saint-Remy, dont il est question dans les *Diaboliques*, avait tué avec elle le cocher qui l'avait fait cocu et, après cette belle exécution, il l'avait donnée à mon père... Pour moi qui sais cela, cette cravache est aussi précieuse et sacrée que la francisque de Clovis... Comme vous pouvez en juger, elle est ornée à son extrémité d'une corne de cerf redoutable, qui ressemble au bec d'un héron ou au nez de mon ami C... que vous connaissez tous. » Il l'avait nommé, mais moi, je ne me soucie pas de faire une réclame à ce nez-là. — « Je jouais, continua-t-il, — de cette cravache

dans l'oisiveté de ma nonchalance, quand l'une des drôlesses que j'avais à dos se tourna vers moi de profil (qu'elle avait joli) et se mit en position de me distraire de ma cravache; mais ce fut un *profil perdu*. Ce que voyant, elle ôta son gant, — montra une main à la Lescombat, — en releva ses cheveux trop en broussailles sur son front, plaça l'index de cette belle main sur ses lèvres avec l'air rêveur qu'elles se donnent toutes quand elles font ce geste-là, si plein de promesses qu'on peut toujours nier... Mais je continuais imperturbablement à faire la cour à ma cravache. Alors, n'y tenant plus :

— Monsieur, me dit-elle hardiment (elle n'était pas timide), voulez-vous me permettre de regarder cette canne qui vous occupe tant?

Qui vous occupe tant ! c'était un reproche !

Moi, avec l'air le plus anglais :

— Ce n'est pas une canne, madame, c'est une cravache.

— Canne ou cravache, permettez, dit-elle.

Et elle allongea vers moi sa belle main.

— Je vous permets ! — Et je lui tendis ma cravache avec la majesté blasée d'un dandy qui revient des Grandes-Indes et qui ne veut plus y retourner.

Mais elle, elle *retourna* cette corne de cent façons. Elle se pencha même vers les deux autres drôlesses assises à ses côtés, qui jabotaient entre elles, pour les consulter et leur demander ce que c'était que cette *chose-là, qu'elle ne devinait pas...*

Mais, à elles trois, elles ne connaissaient ni le nez de C... ni la corne de cerf. Chose étrange que les femmes en plantent tant, de ces espèces de cornes, et qu'elles ne les reconnaissent pas!!!

— Mais, monsieur, qu'est-ce donc que cela?.. me dit-elle piquée, intriguée, et curieuse comme une petite fille.

Je fus — j'ose le dire — superbe!

— Madame, — fis-je gravement, — ceci est de la corne de cocu. Lorsque j'en fais un, je fais monter sa corne au bout de cette cravache et je la porte pieusement jusqu'au nouveau cocu qui doit la remplacer.

Elle se prit à rire, mais gaiement — et si elle m'avait trouvé ce que j'étais — superbe! — elle fut plus superbe que moi.

— Eh bien, monsieur, répliqua-t-elle, — si nous la remplacions ce soir?

Et, ma foi! ce fut si bien dit que j'acceptai la corne qu'elle me proposait et que je la pris par cette corne.

Seulement, je crois bien que ce ne fut pas un cocu que je fis, ce soir-là... C'en dut être trente-six ! »

III

Il s'arrêta. Nous étions ravis de la manière dont il avait enlevé sa baliverne ! C'était presque du Prince de Ligne retrouvé.

« — Et puisque nous en sommes sur cette cravache, — fit-il comme s'il se ressouvenait, — Saint-Remy, qui avait tué son cocher, avec elle, avait pour grand ami le comte de Bazanville, qui le fit cocu ni plus ni moins que son cocher, mais qui, lui, valait trois cochers. Il était énorme. Ce n'était pas un muid. C'était un tonneau, tellement que Saint-Remy, qui n'était pas platonicien, aurait très bien pu n'en pas être jaloux. Il le fut pourtant, et ils se battirent. Saint-Remy, très fort au pistolet, manqua trois fois cet homme très gros. Furieux et étonné de l'avoir manqué trois fois, il jeta son pistolet de colère et l'enfonça comme un piquet, par le bout du canon,

dans la terre. De la force du coup, il en brisa le chien.

— Ce diable de ventre empêche donc tout? dit Bazanville. Tu me manques. J'ai manqué ta femme. C'est un prêté pour un rendu.

— Ce que je regrette, c'est mon pistolet, dit tristement Saint-Remy.

— Et moi aussi! — dit Bazanville.

Et ils se mirent à rire, en se regardant, tous les deux. »

IV

N'est-ce pas joli... de sous-entendu et de tournure?...

Mais si nous n'avions pas le château de la marquise Thérèse, où diable pourrions-nous dire cela?...





L est assez difficile, dit madame de Cercy-Latour, en étouffant un fin sourire qui parlait au coin de sa lèvre, de dire ce qu'on pense de contes pareils. L'impression en est exquise, mais insaisissable, et d'ailleurs on ne les écoute pas.

— Il suffit de les entendre, dit la Marquise, et d'en faire son profit. Cela est très franc et très français.

— Vos anecdotes sont charmantes, dit la Reine au conteur ; je ne passe pas par quatre chemins pour vous le dire. Peut-être y trouve-t-on un gros mot, en cherchant bien. Je vous absous, dans tous les cas, de ma pleine autorité royale, mon personnage me disposant spécialement à l'indulgence.

— *N'insistons pas, dit la Marquise, et cherchons une histoire où ces pauvres créatures ne soient pas trop sacrifiées. Est-ce vous qui nous la direz, monsieur de Banville?*

— *J'en suis très capable, Madame, si notre belle Reine m'en donne l'ordre exprès et absolu, car il sied que les conteurs ne paraissent pas trop enclins à réciter leurs ouvrages. Il y a une sorte de coquetterie qu'il convient d'avoir avec les auditoires. On meurt d'envie de monter à la tribune, et l'on se fait prier comme une jolie femme se fait prier quelquefois dans des occasions vaguement analogues...*

— *Au lieu de nous faire notre procès, dit madame Castagnède, prenez la parole et gardez-la tant que vous voudrez.*

Théodore de Banville commença de conter.

RESSUSCITÉS

 PRÈS avoir été pauvre au delà de ce qu'on peut dire, pauvre à tomber d'inanition dans les rues, Georges Nast est devenu colossalement riche; les millions sont tombés sur sa tête comme tombent les cheminées les jours d'ouragan; aussi est-il assez tout-puissant pour pouvoir se protéger contre les vulgaires ennuis, et travailler! Né dans une famille où tout le monde faisait la banque, achetait et vendait de l'or, Nast a hérité d'abord de son père, qui l'avait chassé comme un chien, puis de tous ses oncles. Ces financiers habiles et hardis,

à qui leurs enfants, avant d'être mariés, furent enlevés par une série de hasards tragiques, périrent eux-mêmes, avant d'avoir songé à déshériter leur neveu, si blême et transparent qu'il semblait ne pas avoir une heure à vivre.

Ainsi s'explique la prodigieuse fortune de Georges Nast; quant à l'effrayante misère qu'il a d'abord subie, elle s'explique plus facilement encore; car ce très beau jeune homme est un poète, de premier ordre il est vrai, mais absolument incapable de faire autre chose que de trouver des symphonies de sons et des mariages de rimes, trop borné pour pouvoir écrire une lettre à un bottier, et qui resterait à jeun à côté d'un pain de quatre livres, faute de savoir s'en couper un morceau. Cependant, une fois en possession de ses richesses, cet innocent, qui ne peut songer à se marier et dont une femme ne saurait que faire, a eu le bonheur de trouver l'ancien homme de confiance de son père, le vieux Ribes, un Scapin vertueux, apte à tout, sachant tout, fort capable d'être ministre ou ambassadeur, et qui, petit enfant, l'avait fait sauter sur ses genoux. Ribes a retrouvé son petit, l'habille, le soigne, veille sur lui avec une sollicitude maternelle, traite avec les revues et avec les éditeurs, et préparant pour son

maître toutes les cuisines, s'est appris à faire aussi la cuisine de sa gloire, qui demande, comme les autres, la science, la rapidité d'esprit et le tour de main.

Mais, il y a une douzaine d'années, quand le banquier Edouard Nast mit à la porte de sa maison le pauvre petit Georges, il n'y eut pas pour lui de Ribes, parce que cet excellent serviteur avait été chargé d'une longue et difficile mission de confiance en Autriche. Avec les quelques sous qu'il possédait, Georges put se loger, non dans une mansarde, mais dans un bout de grenier, sous les tuiles, sans même un châssis de lucarne, au faite d'une maison située dans une ruelle du quartier Maubert, qui, elle-même, est déjà un sépulcre. Les premiers jours, il mangea un peu de pain et de charcuterie, but l'eau des fontaines, et bien qu'on fût en plein hiver, il passait son temps sur le quai, lisant avidement les poèmes dans les boîtes des bouquinistes posées sur les parapets. Mais bientôt, il dut vendre ses vêtements, puis son linge, et pour se couvrir n'eut en tout que son habit noir, si étroit que les revendeurs n'en avaient pas voulu.

Il dut alors rester dans son grenier, uniquement meublé d'un matelas et d'une méchante

couverture, mais où il goûta encore des voluptés infinies, car il possédait un crayon, un cahier relié pour écrire, et trois volumes souillés, déchirés, incomplets, de Hugo, de Baudelaire et de Leconte de Lisle, en si mauvais état que le marchand, las de voir Georges Nast les lire toujours, les lui avait donnés. Quant aux repas, il n'y songeait plus; de temps en temps, un sou de pain ou un sou de pommes de terre le régalaient, et il retournait bien vite à la splendeur des poèmes, savourés dans la solitude et parmi les intimes et profondes harmonies du silence. Mais enfin, un soir, c'était le 17 janvier 1871, après avoir longtemps composé des vers mentalement, car par économie, il laissait sa bougie éteinte, il sentit des douleurs d'entrailles si abominables, qu'il en pleura. Son dernier repas, qu'il ne se rappelait plus, datait de bien loin. Une sueur froide coulait sur son visage, il entendait distinctement les battements de son cœur et dans sa tête à toute volée sonnaient des grandes cloches.

Georges Nast s'enfuit. Pour aller où? Il n'en savait rien. Il marcha comme on fait pour fuir la mort, sans but et follement. Il chancelait, et les passants se demandaient à quel étrange soirée pouvait aller ce jeune homme en habit noir, plus

pâle qu'un linge. Il était ivre de faim, et ne voyait plus les choses qu'à travers un voile. Après avoir quelque temps erré, il arriva sur une grande voie en formation, que les démolitions encombraient encore, et au milieu des décombres, il s'assit sur de grandes poutres pourries, qui jonchaient le sol. Il faisait un brillant clair de lune, dont l'intense et froide lumière montrait dans son épouvante l'horreur des ruines; l'heure était peu avancée, mais dans ce quartier désert on se fût cru au milieu de la nuit. Bientôt des petites rues noires, Georges Nast, déjà à moitié plongé dans le rêve, vit sortir des figures de femmes qui lui parurent être des fantômes; mais ce n'étaient pas des fantômes. C'étaient des filles de joie, hélas! n'ayant à vendre qu'une bien pauvre joie; et qui, sans doute affublées de trop misérables haillons pour se montrer dans des rues fréquentées et vivantes, cherchaient le hasard d'une vaine proie dans ce quartier chimérique.

Déjà le poète ne voyait plus rien de réel; les maisons dansaient devant ses yeux, et la terre s'entr'ouvrait sous ses pas. Pourtant, parmi ces femmes qu'il regardait en vain aborder les passants aux visages violacés, coupés en deux par la bise, il en remarqua une singulièrement belle qui,

en robe de toile et chaussée d'espadrilles déchirées, marchait, parlait, tâchant de convaincre les rares passants attardés; mais tous continuaient leur route, plus désireux sans doute d'arriver devant un bon feu que d'écouter une femme en guenilles. Dans le délire de la fièvre, Nast finit par porter un poignant intérêt au jeu de cette jeune fille errante; il remarquait parmi ses cheveux châtains des mèches blondes d'un or fauve et maladivement il souhaitait que quelqu'un l'écûtât, eût pitié d'elle. Elle aussi, passant et repassant, avait remarqué le jeune homme malade, voyait bien qu'il était prêt à tomber d'épuisement, et se demandait s'il allait ou non mourir là. Ainsi ils étaient l'un à l'autre un spectacle palpitant, d'une émotion poignante. A chaque fois, la fille jetait sur le jeune homme mourant des regards plus amis; il sentait bien, il voyait clairement que cette misérable aurait voulu le sauver. Enfin au moment où sous son crâne passaient de grandes nappes rouges et noires et glacées, et où le sentiment l'abandonnait, il vit encore la fille aborder une de ses pareilles, lui parler avec animation, avec les gestes les plus éloquents, et recevoir d'elle quelques pièces de monnaie.

Georges Nast s'était évanoui. La fille arrêta un

fiafre qui passait, et elle-même, de ses bras robustes, porta le jeune homme sur la banquette. Arrivée chez elle, c'était à quelques pas de là, elle le prit encore dans ses bras, pour le traîner jusqu'à l'entresol, où elle habitait un galetas donnant sur une cour infecte et noire.

Elle le coucha sur son lit, et redescendit aussitôt. Au bout de quelques instants, elle était de retour, allumait un feu de cotret, mettait chauffer du vin et du bouillon, et posait devant la flamme le plat qu'elle avait apporté de la gargote. Alors seulement, baignant d'eau fraîche le front et les tempes de Georges Nast, disposant des hailons sur ses pieds, lui réchauffant les mains dans les siennes, elle le fit revenir à lui, et tout de suite, prudemment, avec mille précautions, elle lui fit boire un peu de bouillon, puis un peu de vin, et le plaignit, le consola, l'encouragea comme un enfant qu'il était. Au bout de très peu de temps, Georges réconforté, revenu à lui, put manger la viande venue de la gargote et boire un vin passable, qui le réchauffa. Curieux, il regardait le réduit affreux où vivait celle qui l'avait sauvé.

— « Comment vous nommez-vous ? lui demanda-t-il.

— Jacqueline Chalvet, » dit-elle.

En même temps elle vit que Georges regardait curieusement sur la table boiteuse, ignoblement cassée, un volume des poésies de Lamartine, mille fois lu, aux pages recroquevillées, et à l'entour, des lingerie commencées où se trahissait un goût charmant.

— « Ah! oui, dit-elle, être lingère, j'avais ce rêve-là, dans le temps où je m'imaginai que la vie était pour tout le monde.

— Adieu, Jacqueline! moi je me nomme Georges Nast, dit le poète. » Saisissant la tête de son amie, il la couvrit de baisers, puis ils redescendirent, se dirent adieu, et chacun de son côté, s'enfoncèrent dans la nuit horrible. C'est ainsi que Georges Nast ne mourut pas ce jour-là. Devenu riche, il avait mille fois raconté cette histoire à son vieux Ribes, qui aussi ardemment que lui désirait retrouver Jacqueline : mais comment retrouver un être dans la nuit et dans la boue de Paris? Cependant, après dix ans écoulés, un soir que Nast revenait d'une de ses maisons de campagne, dans un cabriolet que conduisait Ribes, près de la barrière d'Italie, il l'aperçut, la reconnut, elle, Jacqueline! sous la lueur d'un bec de gaz. Mille fois plus pauvre encore qu'autrefois,

souillée de boue et de poussière, comme peignée avec un clou, sans bas et chaussée de souliers d'homme déchirés, elle marchait, se traînait, ses yeux bleus fixés sur quelque chose d'invisible, qui était sans doute le spectre de la Faim.

— « Tiens, dit Georges à Ribes en la lui montrant, c'est elle, elle, Jacqueline Chalvet !

— O mon cher maître, laissez-moi faire, » dit le vieux serviteur.

Il arrêta la voiture, descendit seul, et aborda la fille errante. En peu de minutes il eut le temps de l'interroger, de savoir où elle habitait, et de lui donner une poignée de pièces de monnaie qui, sans trop l'étonner, pouvaient parer à ses besoins immédiats. Le lendemain vers midi, suivi d'un commissionnaire, qui portait des victuailles et un paquet de hardes, le vieillard entra dans le taudis sans nom habité par Jacqueline. Il admirait qu'une telle femme, belle et distinguée malgré les horreurs de sa vie, n'eût jamais pu échapper à la pauvreté noire ; mais qui peut comprendre la destinée ? La misérable, ébauchant un sourire, s'avancait vers lui avec la sinistre résignation de l'esclave. Mais d'un geste, lui faisant deviner qu'il venait dans un but particulier, Ribes congédia le commissionnaire, puis sur une ignoble table,

dressant lui-même le couvert, invita Jacqueline à manger. Quand sa faim fut apaisée, le vieillard lui parla avec une douceur qui tout de suite la rendit confiante.

— « Mon enfant, lui dit-il, quelqu'un de riche s'intéresse à vous, et veut vous tirer de votre malheureuse condition. Ne craignez rien, ne redoutez rien, on ne désire que vous rendre heureuse, et on ne vous demandera rien en retour. Pour quelque temps encore, le nom de votre protecteur inconnu doit rester secret ; voulez-vous vous en rapporter à moi et me confier le soin absolu de votre sort ?

— Ah ! dit Jacqueline, rien ne saurait être pire que mon existence de damnée dans la boue ; cependant, bien que je n'aie sans doute aucun droit de parler ainsi, ne me demandez pas une mauvaise action ; je ne pourrais pas la faire.

— Je le sais, » dit Ribes.

Il fit alors mettre à Jacqueline les vêtements qu'il avait apportés, et descendit avec elle, après avoir réglé avec le propriétaire de la maison, ce qui ne fut ni long, ni compliqué. Une voiture les attendait à la porte ; Ribes conduisit Jacqueline Chalvet dans une maison de santé des Champs-Élysées, où d'avance il avait payé royalement et

donné les ordres les plus précis; aussi reçut-on avec mille égards sa protégée, qu'il laissa installée dans une chambre confortable donnant sur des jardins, où elle trouva des livres et tout l'outillage nécessaire pour des travaux à l'aiguille. Dès le lendemain matin, après qu'elle eut longuement dormi dans un lit moelleux et pris un premier repas, elle reçut la visite du médecin, qui constata en elle un grand affaiblissement, causé par les privations de toutes sortes. Mais telles étaient les ressources infinies de cette nature magnifique et sa force virtuelle qu'en très peu de jours les bains, la bonne nourriture, les longues promenades dans le parc l'avaient déjà transfigurée. Chaque jour, Ribes lui faisait une visite de quelques instants et, avec une respectueuse sollicitude, s'informait de ses besoins et de ses caprices. Il lui avait laissé une bourse bien garnie d'or, afin qu'elle se sentît maîtresse d'elle-même, et il veillait à ce que sa chambre fût ornée des fleurs les plus rares.

— « Mon enfant, lui dit-il un matin, maintenant que vous voilà redevenue bien portante, vous ne devez pas être prisonnière ici, et pendant le peu de temps que vous avez à y demeurer, je désire que vous puissiez chaque jour faire à votre

gré une promenade; mais pour cela il faut vous occuper d'abord de votre beauté, car Paris ne doit plus vous voir que belle, heureuse, parée, et telle enfin que vous devez être à l'avenir. »

Dès le lendemain, une habile coiffeuse vint laver, peigner et parfumer les cheveux de Jacqueline; un dentiste nettoya ses dents égales et blanches; un savant ouvrier vint couper, polir et rosir les ongles de ses pieds et de ses mains, et cette femme de vingt-huit ans, si longtemps halestante sous l'âpre morsure de la misère, apparut alors ce qu'elle était, charmante et jeune. Puis ce fut le tour des lingiers, des chaussetiers, des marchands d'étoffes, des couturières, des modistes; tous venaient prendre les commandes que Jacqueline ordonnait avec un goût exquis, et la servaient comme on sert les vrais riches, réalisant pour elle des miracles. Dès qu'elle fut en possession de quelques toilettes élégantes, la jeune femme eut à sa disposition une voiture, et chaque jour elle faisait dans la campagne de longues et réconfortantes promenades, se grisant du ciel, d'eaux vives, de feuilles, de verdure, et renouvelant ses prunelles enfin déshabituées de l'horreur.

D'abord très timide, peu à peu elle avait parlé

avec les dames habitant comme elle la maison de santé, qui admiraient en elle un esprit aimable et gai, car la nature fait à son gré des âmes que la boue même ne souille pas. Cependant s'entassaient dans les armoires de la chambre les robes, les toilettes, un trousseau de princesse; puis quand tout cela fut au complet, on apporta des nécessaires, des sacs de voyage, des valises. Lorsque tout fut bien et dûment emballé par les femmes de la maison, sauf une jolie toilette de voyage que revêtit Jacqueline, Ribes lui annonça qu'il allait la conduire chez elle.

Ce chez elle, c'était un charmant entresol de la rue des Petits-Champs, meublé avec un soin d'artiste. Les tapis, les rideaux, les sièges de soie, les faïences, les armoires fleuries, tout était d'un goût simple et exquis; une femme de chambre bien stylée attendait sa maîtresse, et une cuisinière de province, sachant la cuisine, était à ses fourneaux. Mais la meilleure surprise, ce fut lorsque, guidée par Ribes, Jacqueline descendit l'escalier en colimaçon, et se trouva dans le très élégant magasin de lingerie qui était à elle, et où les demoiselles travaillaient, l'air honnête, les yeux baissés, ou recevaient les acheteuses avec la jolie grâce parisienne. *Jacqueline Chalvet*, ces deux

mots, au-dessus de la porte, étaient gravés en lettres d'or. Elle sut mener et gouverner à merveille son petit monde, elle était heureuse, et tout avait été prévu pour qu'elle le fût. Ribes ayant mené à bonne fin les démarches nécessaires, l'avait fait rayer de la liste infâme, et en lui remettant le bail du magasin et de l'appartement dressé à son nom, un notaire, dont elle avait reçu la visite, lui avait remis en même temps un titre de rente qui assurait son existence.

Enfin, un jour, Ribes annonça à Jacqueline la visite de son protecteur inconnu, et elle sentit un frisson douloureux, mais comme elle fut détrompée vite en le voyant !

— « Ah ! s'écria-t-elle, éperdue de joie, c'est Georges Nast.

— Oui, dit-il, c'est moi qui viens encore vous demander à dîner. Et il ajouta en l'embrassant, et en la baisant tendrement au front :

— Ma sœur ! »

Ce dîner-là valait mieux que l'autre. Les argenteries étincelaient, la table était jonchée de fleurs, et la cuisinière berrichonne avait fait une soupe grasse inconnue à Paris. Jeune, belle, riche, en-viée, Jacqueline excite bien des convoitises ; mais

après avoir vidé jusqu'au fond la coupe de l'ignoble misère, elle croit avoir le droit de savourer une volupté raffinée, et elle se donne le luxe inouï de vivre chaste.





'EST en effet un luxe, fit madame de Cergy-Latour, et un luxe qui n'est pas à la portée de tout le monde. Cette histoire est pleine d'art, à défaut peut-être de vérité. Nast s'est admirablement comporté en baisant Jacqueline au front le jour de leur rencontre, mais il a dû partir pour la campagne le lendemain, afin de ne pas céder à la tentation de la baiser sur les lèvres. Pourquoi nous la faites-vous si belle, et à quoi cela lui est-il utile, puisqu'elle doit vivre en chanoinesse à partir du dénouement ?

— C'est pour la gaieté du conte, dit la Marquise, et je n'en ai pas entendu qui m'ait remuée plus déli-

cieusement. Je conviens pourtant que c'est un conte des fées.

— Pourquoi? fit lady Helmsford. Puisque vous avez accordé aux femmes tant de fermeté dans leurs résolutions, ne pouvez-vous pas admettre que Jacqueline, cette exilée de l'honneur, soit restée fidèle au vœu de chasteté qu'elle avait fait en rentrant dans la vie honnête?

— Il n'est point dit qu'elle eût fait un vœu, dit madame de Cercy-Latour, et quand elle en aurait fait cent, je me demande si elle les aurait tenus devant les bras ouverts de son Rédempteur. De quoi l'amour serait-il fait sinon des sentiments que Jacqueline et son ami devaient éprouver l'un pour l'autre? Ces abîmes, dont ils s'étaient mutuellement tirés; leurs ténèbres changées en rayonnements; cette vie nouvelle où la pauvre Jacqueline se retrempe, se purifie et se transforme, ne sont-ce point des miracles, dignes d'une dernière apothéose? Il n'en faut point tant ni si long pour refaire une virginité aux personnes, et Marion Delorme a dit son mot à cet égard. Si vous voulez que je croie à tant de vertu, donnez à Jacqueline cinquante ans ou une bonne maladie qui la défigure, ne laissant intacte que la beauté de son cœur.

— Au lieu de disputer ainsi, fit la Marquise,

pourquoi ne prendrions-nous pas l'avis de M. de Banville, qui doit savoir mieux que nous comment les choses se sont passées?

— *Comme je l'ai dit, répondit le poète, il n'y a point à revenir là-dessus. Jacqueline demeura sage comme une rosière de Salency, et pour être belle, on n'est pas condamnée à être amoureuse.*

— *Mais on l'est, à être aimée! s'écria René Maizeroy.*

— *Eh bien, elle fit des malheureux, dit la Reine avec une douce autorité; ce n'était qu'une juste revanche qu'elle prenait sur les hommes. Quant à son ami Nast, il la tenait en trop haute estime pour lui demander un bonheur qui eût rappelé à la jeune femme ses misères d'autrefois.*

— *On ne va pas contre des paroles souveraines, dit l'auteur des Iles d'Amour, mais on me persuadera très difficilement que Jacqueline eût détourné la tête si Nast avait approché sa bouche...*

— *Cela n'est pas arrivé, dit Théodore de Banville avec un peu d'impatience, et, le cas échéant, Jacqueline, sans scandale et sans pruderie exagérée, aurait bien su se tirer d'un mauvais pas. Elle eût dit : Oh ! mon cher Georges ! ou bien : Y pensez-vous, mon ami ? ou encore : mon frère, vous en seriez fâché demain ! Et Georges, tout ému, serait rentré en lui-même.*

— Mais, dit Charles Monselet, qui aime à voir le fond des choses, s'il n'y était pas rentré?

— Jacqueline, dit Banville, eût trouvé quelque autre expédient. Poussée à bout, elle se serait enfermée chez elle et aurait barricadé sa porte.

— Mais, insista le même Monselet, si Georges Nast était arrivé par la fenêtre?

— Ah! fit Théodore de Banville, vous m'en direz tant! L'important, dans une pareille extrémité, est de bien tirer les rideaux.

La reine Boule-de-Suif arrêta d'un geste gracieux cette dispute courtoise; et comme Paul Arène passait, un peu distrait, rêvant peut-être au beau soleil du Midi, aux ragoûts à l'ail et aux bouillabaisse parfumées, elle l'arrêta de sa petite main grasse.

— Madame, je vous dirai toutes les histoires que vous voudrez, mais celles qui me reviennent sont bien à côté de la question.

— Nous nous en contenterons, dit la belle Anglaise.

— Il s'agit d'une simple excursion à Tunis dans laquelle je faillis prendre pour des filles sans valeur les plus honnêtes femmes du monde, — ou plutôt du littoral africain. Il est vrai que tout un régiment de zouaves s'y était trompé avant moi.

— *Eh mais, fit la Marquise, cela peut être fort intéressant.*

— *Vous allez en juger, dit le conteur en entrant en matière.*

RÊVERIE TUNISIENNE



L'AIR est tiède, la lumière vibre; et, bien que Tunis soit à trois-quarts d'heure, bien que les coteaux voisins tout violets, avec, çà et là, la tache blanche du dôme rond d'un marabout, tentent notre curiosité de nouveaux débarqués, une envahissante paresse nous interdit d'aller trop loin.

Restons ici, à la Goulette, dans l'angle du quai où, il n'y a qu'un instant, des rameurs nègres nous déposèrent; et là, devant un café, sur la placette ombreuse, nous regarderons passer une divertissante cohue de soldats tunisiens et de

pioupious français, de maugrains en dalmatiques multicolores, le bouquet de jasmin ou d'œillet sur l'oreille, d'eunuques du Bey en redingote qui se pressent, l'air administratif et digne, une serviette d'avocat sous le bras ; sans compter les chameaux dont les ombres prennent au soleil une apparence fantastique, et ce petit bourriquet noir à nez blanc tatoué d'une fleur, portant une femme voilée.

Or, puisque nous voilà tranquilles, tandis que la fraîcheur commence à monter de la mer, et que d'aimables forçats, le rire aux dents et faisant joyeusement sonner leurs traînantes chaînes de mélodrame, arrosent, pour gagner une ou deux caroubes, la poussière autour de nos souliers, je vais, revoyant ce pays où tant de choses m'étonnèrent, je vais, — selon l'heureuse expression de M. Victor Cherbulliez, l'un des quarante, — vous raconter mon premier étonnement.

Le premier étonnement, en Tunisie, c'est toujours les juives.

J'en avais déjà, à l'arrivée, admiré de loin quelques-unes, qui, perchées, ainsi que des oiseaux peints de vives couleurs sur les blocs disjointes de la jetée, regardaient filer notre canot.

Mais l'étonnement fut complet, quand, m'é-

tant égaré par la ville, je me heurtai à une de ces admirables mais trop grasses filles d'Israël, dont l'exorbitante beauté barrait l'en-plein de l'étroite rue. Trois autres la suivaient, ayant toutes comme elle le bout des doigts rougi de henné, beaucoup de fard sur le visage et les sourcils rejoints d'un trait noir; toutes portant comme elle le petit casque d'or d'où retombe un voile flottant en gaze légère, la chemisette transparente laissant voir la chair et de lourds bijoux, la tunique écourtée, rouge, bleue ou rose, qui s'arrête aux hanches, et l'indescriptible caleçon de soie, collant à faire frémir, avec deux polissons de glands d'or frétilant et se bimbant à l'endroit où notre européenne pudeur aurait exigé un équivalent de feuille de vigne. Les airs s'embaumaient autour d'elles d'une odeur particulièrement orientale d'orange, de musc et d'encens. Pour les laisser passer, je m'étais rangé contre la muraille, et, voyageur encore novice, violemment interloqué, d'abord je crus à une évasion de sérail, à une rencontre de houris en promenade.

Eh bien non, pas du tout! voilà le pur costume national, et c'est en cet attirail, moitié danseuses de corde et moitié sultanes, que les plus honnêtes dames se montrent dans la rue et

les magasins, aux bains de mer de Hammam-Lif, sous les platanes de la Marine, idéalement nonchalantes et traînant leurs pas paresseux dans des babouches à patins. Les jours de grande fête, elles ajoutent un corselet et des jambières, raides de broderies d'argent ou d'or, mais hélas — est-ce bien hélas qu'il faut dire? — Jamais le moindre pantalon!

Tout cela, au fond, ne dénote qu'une exquise ingénuité. Seulement, entre nous, il faut du temps et un violent effort de raisonnement pour s'y faire et bien se mettre en tête que ce sont là, avec leurs enfants, d'estimables mères de famille, millionnaires assez souvent, les épouses, les filles et les sœurs de sérieux commerçants qui, déjà vêtus, eux, pour la plupart, à l'européenne, brassent des affaires entre une heure et cinq à la Bourse de Bab-el-Bahr, près de la pharmacie carthaginoise.

Un jour, dans Tunis, le vieux Nessim, un Israélite d'importance que j'avais connu trafiquant d'huile, avec ses bas bleus et son turban (Nessim est resté fidèle aux anciennes mœurs) sur la Cannebière, un jour le vieux Nessim m'in-

vita à venir faire collation chez lui. La chose me plut; j'avais cette envie depuis longtemps de voir l'intérieur d'une maison juive.

Nous partons; nous allons, gesticulant et silencieux — car moi je ne sais pas l'arabe et Nessim ne sait pas le français, — d'abord par la ville européenne aux rues inhabitables et larges, brûlées du soleil, aveuglées de poussière, puis à travers des ruelles fraîches, coupées de voûtes, coudées en impasses, et laissant voir entre les lignes blanches de leurs terrasses, un peu de ciel pareil à une bande de satin.

De loin en loin, une porte ouverte, un corridor où vaguement on aperçoit des femmes en train de faire la sieste, tas de chiffons avec un bras nu, bracelet d'argent qui brille.

A une de ces portes Nessim s'arrêta et me fit signe d'entrer. J'hésitais, croyant à quelque mauvaise plaisanterie levantine; mais la grave figure de mon hôte, le nom de Jéhovah inscrit en hébreu, sur un bout de parchemin, à côté de la serrure, me rassurèrent: c'était bien là qu'habitait Nessim.

A notre approche, une servante couchée en travers, sur le pavé de marbre, s'était sauvée. Mais nous la retrouvâmes au premier étage, dans

le salon clair revêtu à mi-hauteur de briques vernissées, blanches, avec des dessins bleus. Elle m'annonçait — je le devinai d'après ses gestes — à M^{me} Nessim et aux demoiselles Nessim : Mariem, Daya, Seïla, Ziza et Kail, que nous surprîmes en train de broder et ravauder, assises par terre, les talons croisés, sur des tapis de Kairouan et des nattes, bien que tout autour des murs fussent rangés une douzaine de beaux fauteuils en acajou neuf.

Les présentations faites, en nous apporta un guéridon chargé d'un flacon de vin grec et de divers gâteaux et frangipanes, décorés de minces feuilles d'or, très sucrés et pétris à l'essence de rose. Puis ces dames se retirèrent, mais pour revenir peu à peu, l'une après l'autre, tandis que nous mangions, Nessim et moi. C'était, dans l'escalier, des conversations à voix basse, un bruit de soie frôlée, un traînement lent de babouches; et la nouveauté mystérieuse du lieu, ses parfums, la bizarrerie des costumes me troublaient fort, éveillant en moi je ne sais quelles émotions collégiennes.

La mère et les filles furent bientôt toutes là,

ainsi que les servantes, curieuses, se pelotonnant dans un angle, et prêtes à s'envoler si je me retournais.

Nous avions fini par nous comprendre, ou à peu près, avec le vieux Nessim, grâce à un vague sabir où le marseillais dominait et que nous inventâmes.

Nessim, imitant le clairon et le tambour, me parlait de l'arrivée des Français qu'il aimait beaucoup et de leur entrée à Tunis. Il prononça le mot de zouaves : soudain ce fut derrière moi, dans l'angle où les femmes se tenaient, une explosion d'éclats de rire, et comme je m'étonnais de ces rires, plus solennel qu'Abraham, avec une intonation affectueusement indignée, le bon vieux Nessim, me servant une phrase sans doute apprise par cœur à force d'être répétée, soupira :

« Un soir, Moussiou, pour ma maison li zouaves ils si sont trompés !

Et les rires recommencèrent... Notre collation finie, étant montés sur la terrasse blanche d'où l'on voit le lac et la plaine, et la mer lointaine à l'horizon, j'entendais en bas, dans la petite cour, j'entendais encore des voix féminines s'essayer maladroitement, avec des rires, et des rires, à

prononcer à la française ce mot de zouaves, « li zouaves qui s'étaient trompés... »

Comment les zouaves s'étaient-ils trompés ? Pour quel logis étrange — débarqués de la veille et peu au courant des habitudes du pays — avaient-ils pris cette patriarcale demeure ? Qu'est-ce qu'enfin ils avaient bien pu faire, ces joyeux zouaves ?

Il n'y eut pas moyen, ce jour-là, d'en apprendre davantage.

Mais quand je saurai assez d'arabe, nous retournerons en Tunisie demander des explications plus précises au vieux Nessim.





N se réchauffe à ces histoires ensoleillées, dit la Marquise, et Tunis doit être une ville fort agréable à voir, malgré les singularités du costume oriental.

— Ces singularités en font le charme, dit Paul Arène, et il serait déplorable qu'on attentât à leur couleur locale. L'embarras qu'elles causent aux voyageurs se dissipe très rapidement, et l'on serait bien fâché de n'avoir pas été scandalisé.

— Bon ! fit madame Castagnède, est-ce qu'on peut disputer de la mode et de ses caprices ? N'avons-nous pas eu madame Tallien et les robes à la grecque ? Si l'usage nous condamnait aux pantalons collants, il faudrait bien en porter.

— Je proteste, dit Paul Ginisty, et je crois qu'il ne faut pas parler de ces choses avec indifférence. Ne savez-vous pas qu'un noyau d'Anglais — un énorme noyau — entreprend en ce moment de réformer le costume féminin et prend pour base d'opérations le pantalon obligatoire au-dessous de la robe?

La plupart des hommes pâlirent.

— Il faut, dit Catulle Mendès, profondément ému, que ces Anglais soient abandonnées du ciel, — ou bien mal construites.

— Il y a, dit René Maizeroy d'un air fatal, une tante de Paul de Kock, qui ne se contente pas d'avoir un caleçon de flanelle, et qui en fait porter à sa nièce, à sa bonne et à sa concierge.

— Passe encore, fit Armand Silvestre, si les caleçons étaient faits de gaze transparente, ou tissés d'air pur, comme les chemises de la princesse Mousseline, dans les contes d'Hamilton.

— Vous n'en sortirez pas, dit la Marquise, si vous disputez des goûts et des usages. Une Taïtienne, vêtue d'un simple collier et d'une ceinture de plumes, trouverait nos costumes de bal étouffants, et la Vénus de Médicis aurait, à son tour, le droit de trouver la Taïtienne bien lourdement affublée. Quoi qu'il en soit, il est fort amusant, pour des femmes, d'apprendre comment sont vêtues, ou dévêtues, les femmes des

autres pays, et il est fâcheux que M. Paul Arène, au risque de nous conduire dans des endroits mal famés, soit resté à Tunis et ne nous ait pas initié aux toilettes et aux mœurs d'autres belles filles exotiques.

— Madame, dit Paul Arène, je n'ai pas autant voyagé que mon frère, qui n'ignore aucun des secrets de la Chine galante. Mais si ces chroniques étrangères vous plaisent, voici M. Philippe Burty qui vous dira des choses de l'autre monde. Le Japon lui a ouvert ses portes les plus intimes, et les bateaux de fleurs n'ont rien de caché pour lui.

— Une promenade au Japon n'est point à dédaigner, dit la Marquise. Quand partons-nous, monsieur Burty?

— Quand vous le voudrez, Madame; mais, en vérité, je n'ai rien vu par moi-même, et c'est au capitaine Lindau que j'emprunterai les détails que vous me demandez.

— Empruntez-les à qui vous voudrez, dit la Reine, mais parlez-nous des « filles » du Japon, et surtout ne passez rien.

— Voici, dit Philippe Burty, ce que raconte le Capitaine d'une visite faite à ces belles personnes.

« Après avoir franchi une porte solide gardée par un poste de soldats, nous nous trouvâmes à l'entrée

d'une rue d'un aspect tout à fait singulier. Longue et très large, cette rue était silencieuse, sombre et presque déserte. Les maisons qui la bordaient étaient plus vastes que les habitations de marchands et d'artisans. De fortes grilles en bois en défendaient les abords, sans empêcher néanmoins d'apercevoir ce qui se passait dans l'intérieur. On y pénétrait par des portes basses et massives, ménagées sur un des côtés de la façade... Çà et là on allumait des lanternes de papier. Les passants marchaient vite. Plusieurs d'entre eux, en dépit d'une chaleur assez forte, s'étaient enveloppé la tête de grands mouchoirs, de façon à ne laisser dans leur figure que les yeux à découvert. On nous avait conduits dans la partie la plus mal famée de la ville, en plein quartier des djorojas ou maisons de thé.

« Nous nous étions approchés d'une de ces djorojas, et, à travers les barreaux de la grille, nous distinguions une salle spacieuse, garnie de nattes en bambou, et faiblement éclairée par quatre grandes lanternes en papier de couleur. Il y avait là huit jeunes filles magnifiquement habillées de longues robes d'étoffes précieuses ; accroupies sur leurs talons, selon l'usage, elles demeuraient droites et immobiles, les yeux attachés sur la grille qui nous séparait d'elles, et ayant dans leurs regards brillants cette fixité particulière à

ceux qui ne se rendent pas compte de ce qu'ils voient. Leurs beaux cheveux, d'un noir de jais, étaient arrangés avec art et ornés de longues épingle en écaille jaune. Elles étaient dans la première jeunesse : la plus âgée comptait vingt ans à peine ; les plus jeunes n'en avaient guère plus de quatorze, quelques-unes se faisaient remarquer par leur beauté... »

Un officier de marine, qui les a vues ainsi, et qui ajoutait ce détail bizarre qu'elles ont parfois les lèvres glacées d'or, me disait que l'immobilité de ces longs visages lavés au lait de riz et fardés tout à l'entour des yeux, la fixité de ces yeux mi-clos, la rigidité de ces poses hiératiques qu'accentue le large pli des étoffes de soie brodée, évoquent l'idée de divinités buddhiques, continuant l'extase sévère de leur interminable réflexion. Le caractère de résignation fatiguée, l'indifférence de leur physionomie et de leur geste quand on vient de l'intérieur appeler l'une d'elles, ajoute à l'illusion. Peut-être aussi se sentaient-elles gênées, à ce moment-là, d'être observées par un Barbare. Les caricaturistes les montrent souvent en conversation avec les passants et riant avec les oisifs qui s'accourent aux barreaux de leur cage.

« ... Nous franchissons la porte voisine de la grille, continue M. Lindau, et nous traversons un couloir étroit et sombre, fermé aux deux extrémités, et qui

donnait accès à une vaste salle exhaussée de quelques pieds au-dessus du sol. La prolongation du couloir par où nous sommes entrés la partageait en deux moitiés inégales. A droite, nous vîmes une trentaine de personnes : c'étaient des enfants de huit à quatorze ans, des jeunes filles et des femmes dont il était difficile de déterminer l'âge, l'abus des bains très chauds et pris fréquemment déterminant souvent les apparences d'une vieillesse précoce. Quelques-unes des petites filles étaient couchées et dormaient d'un profond sommeil, la tête appuyée sur un tout petit oreiller en bois rembourré de papier. Celles qui étaient encore debout, portaient, en l'honneur de la Madzouri (de la fête de Nangazaki, qui se célébrait ce jour-là), leurs habits les plus riches. Femmes et jeunes filles se tenaient assises autour de braseros, mangeant et buvant, fumant et causant. »

L'officier qui conduisait M. Lindau demanda des danseuses, des chanteuses et un bon repas. « ... Une vieille femme, proprement vêtue (une O-bassan), nous conduisit alors, à travers un jardin planté de beaux arbres, jusqu'à un pavillon où elle alluma des lanternes de couleur et une douzaine de mauvaises bougies de cire végétale fichées sur des candélabres en fer. Le rez-de-chaussée du pavillon ne formait qu'une seule pièce ; le premier étage, au contraire, se divisait

en un grand nombre de chambres, ou plutôt de cellules, séparées les unes des autres par des châssis, tendus de papier. Les nattes qui couvraient le plancher étaient partout fort propres et de qualité supérieure; de fines sculptures en bois ornaient les piliers et les dessus de porte. Bientôt après, la vieille revint, accompagnée de trois petites filles qui, comme elle-même, portaient des guéridons en bois noir verni, des coupes de la même manière, mais de couleurs différentes, des tasses et des bouteilles de porcelaine. Elles allaient et venaient, sérieuses et affairées; d'autres petites compagnes se joignirent à elles.

« Pendant le souper, nous vîmes entrer plusieurs jeunes filles : c'étaient les djoras (les courtisanes). Elles se présentèrent l'une après l'autre, et nous adressèrent un profond salut en se mettant à genoux et en touchant la terre de leur front, puis elles se retirèrent dans un coin de la salle. Sur notre invitation, elles vinrent s'asseoir auprès de nous et prirent une part modeste à notre repas. Elles étaient d'ailleurs silencieuses et réservées, et ne répondaient à nos questions que par quelques timides paroles.

« Le souper terminé, les petites filles desservirent, et d'autres personnes pénétrèrent dans la salle. C'étaient quatre ghèkos (les chanteuses), dont le costume rivalisait de richesse avec celui des djoras; cha-

cune d'elles portait à la main le sam-sin (sorte de guitare dont on frappe les cordes avec un morceau d'ivoire taillé en forme de hache préhistorique). Sur l'ordre de l'O-bassan, les jeunes filles se levèrent pour exécuter des pas de danse à un ou plusieurs personnages. Leurs gestes forcés, leurs contorsions bizarres, étaient fort peu en harmonie avec les idées que nous avons de la grâce ; mais les mouvements, souples et précis, s'adaptaient fidèlement au caractère de la musique, tantôt lente et triste, tantôt rapide et bruyante, et qui servait d'accompagnement à un poème chanté par les ghékos. Après la danse, qui avait duré assez longtemps, il y eut un moment de repos et de silence. Les ghékos acceptèrent, avec force remerciements, les gâteaux et le sakki (l'eau-de-vie de riz) que nous leur fîmes offrir ; les danseuses, encouragées par l'O-bassan, commencèrent à se sentir plus à l'aise et causèrent à voix basse. Quelques-unes étaient fort jolies ; mais ce qui me frappa encore plus que les traits de leur visage, c'était l'air modeste qui les rehaussait toutes...

« Une seule se faisait remarquer par une hardiesse d'allures qui contrastait singulièrement avec sa figure pâle et distinguée. La pauvre fille avait été en rapports, à Nangasaki ou dans quelque autre port libre, avec les Européens. »

La modestie, la tenue sont en effet le caractère distinctif de ces figures pompeuses qui alternent, dans les grands albums imprimés à plusieurs tons, avec les paniers pleins de fleurs, et qui, au feuillettement rapide de la page, ne s'en distinguent guère. Nul peuple n'a poussé plus loin le sentiment du rythme et la grâce de la discipline consentie. Jamais, dans la rue, vous ne les verrez ni rire, ni causer, ni faire un geste. Elles vont, graves comme des matrones : le jour, suivies d'une petite fille qui tient leur parasol, le soir, rentrant au yankiro (leur quartier), précédées d'un homme avec une énorme lanterne ronde en papier plissé. Elles sont juchées sur les hauts patins des courtisanes vénitiennes, rengorgées et portant le ventre en avant : la tête droite sous les longues épingles d'écaille ou de métal qui, de gauche et de droite, sortent, comme des clefs de violoncelle. Elles tiennent à poignée leur robe de dessus à hauteur de ceinture, et, la relevant un peu à la façon de nos anciennes batteuses de trottoirs, elles la font bâiller du bas en fente équivoque. Par derrière et sur les côtés, le pli rembourré de ce pardessus dessine un cercle rond, un vrai socle de statuette.

Cette robe en recouvre deux ou trois autres, toutes s'ouvrant en peignoir et dont les bords s'étagent sur la poitrine, généralement très fine, jusqu'au triangle de

peau blanche qu'elles laissent à nu à la naissance du cou. Elle est toujours peinte, tissée, brodée ou de couleurs voyantes et de dessins très nets. Avec les épingles de tête, qui valent de cent à mille francs, c'est le plus coûteux de la toilette. Les tons qui dominent sont le rouge franc, le brun et le violet d'évêque, la gamme infinie des lilas, des roses, des gris, des jaunes, des bleus.

On les rencontre rarement le jour en groupe. Elles sortent isolément de leur quartier. Mais quand vient la nuit, à Yedo surtout, il y a fête perpétuelle sur le fleuve. Les dessinateurs ont souvent reproduit « le rafraîchissement du soir », et les étrangers en emportent un souvenir ineffaçable.

Des centaines de grandes barques, conduites à la godille, remontent, descendent le courant, s'évitent, se frôlent, s'éperonnent. De grosses lanternes en papier rouge les éclairent, écussonnées en blanc ou en noir de titres caractéristiques, « la Montagne de fleurs, la Plus belle du fleuve. » Elles supportent une galerie à toiture et que closent au besoin des stores. Les filles sont rangées sur deux rangs, riant, causant, vidant des tasses de sakki avec les clients, tandis que les chanteuses et les danseuses pincent la guitare, battent la mesure, prennent des poses. A l'avant, une servante debout guette la pratique et fait

signe de l'éventail. Des fusées filent jusqu'aux étoiles, crévent, pleuvent en perles sanglantes ou dardent des carreaux. Sur la rive, on allume des pots à feu, qui palpitent comme des soupiraux de forge et font pâlir le fard. Dans cette cohue, qui rappelle nos retours des courses, glissent des petits bateaux chargés de branches, de pastèques roses, ou de musiciens qui frottent des cymbales, tapent du tambour ou soufflent de la flûte.

Cependant, plus loin, d'autres petites barques glissent lentes et muettes le long des berges ou sous les ponts, noirs de curieux. Sous les rayons de la lune, une svelte fille, serrée dans une robe aux tons éteints, debout à l'arrière et accoudée au toit de tendelet, une tige d'iris aux doigts, une pipette en métal aux lèvres, attend vaguement les hommes timides.

M. Lindau, voyageur intelligent et véridique, nous a fait pénétrer dans une maison de filles. Mais l'arrivée d'étrangers devait y apporter quelque trouble. En tout cas, il n'a vu cette maison et ses habitantes que par échappées. Les artistes japonais nous livrent un document bien plus saisissant, une page dessinée et peinte sur nature.

J'ai eu sous les yeux une suite de cinq estampes imprimées en couleur, qui, se rejoignant par les bords, nous montrent les différents compartiments d'une

maison de thé, comme si un diable boiteux japonais en avait soulevé le couvercle. Un long couloir règne autour des chambrettes formées par les divisions mobiles des paravents ou par des parois en papier monté sur bambou et glissant dans des rainures. Des valets portent sur un plateau laqué des tasses purpurins, qu'on dépèce pantelants et dont on trempe les tranches dans une sauce acide. Un bouffon fait des gambades. Une fille sort d'un compartiment, sa ceinture dénouée et rajustant ses longues épingles à cheveux. Dans une galerie latérale, une femme, ivre peut-être, est prise d'attaques de nerfs et on la maintient par les bras. De petites filles, avec de hautes couronnes de fleurs en papier bleu sur le front, vont porter en courant des billets doux. Dans un compartiment, un jeune homme, mort de fatigue, est soutenu par sa compagne de plaisir à demi rajustée, pendant qu'une suivante prépare un cordial dans l'antichambre. Une fille en grande toilette rentre du dehors. D'autres attendent dans une chambre du rez-de-chaussée, en riant et en bavardant; et d'autres sont dispersées dans les chambres, allongées sur les nattes ou pelotonnées en chattes sur des coussins; elles écrivent; elles fument; elles lisent, le menton sur l'appui des poignets qui se rejoignent, se grattant la tête distraitement d'une de leurs épingles à deux branches.

Jamais oisives et jamais braques, mais prêtes pour la causerie comme pour l'amour. Elles sont des fleurs de parterre, superbement paresseuses, et bien portantes et charmantes. Et leur profession n'implique pas ces réprobations qui la déshonorent dans tous les autres pays. Peut-être l'ont-elles relevée, comme en Grèce, par infiniment de bonne grâce, par la culture de la musique, de la poésie? Toujours est-il que dans le temple d'Akatza ou de Kouanin-Sama on voit suspendues une série de courtisanes, célèbres non par leur seule beauté, mais par leurs vertus publiques.

Il est certain pour nous que les voyageurs ont exagéré ou plutôt qu'ils ont été induits en erreur, en affirmant que les djoras peuvent rentrer dans la vie par un mariage honorable. Ce qui se passe là est certainement analogue à ce qui a lieu chez nous. Parfois un honnête jeune homme tente une de ces réhabilitations hasardeuses. Plus souvent, des samuraïs ruinés ou des marchands à conscience élastique, ne regardent qu'à la dot et acceptent en plus une honte qu'on leur souligne peut-être moins qu'en Europe. Mais, en somme, on cache, autant qu'il est possible, ces années d'indépendance.

Ce sont les parents qui vendent leurs filles à une maison de thé; si l'enfant est jeune, le prix de la vente est de 50 à 100 francs, et l'on doit, outre la nour-

riture, le vêtement, les soins du corps, lui donner une éducation de jeune fille bien élevée, lui apprendre à lire, écrire, chanter, danser, jouer de quelque instrument, jusqu'à quinze ou seize ans. Vers vingt-cinq ans, elle est censée rentrer en possession de soi, et être apte à signer elle-même un nouveau contrat avec ses maîtres, mais presque toujours elle leur appartient déjà par les dettes qu'elle a contractées dans la maison. C'est alors que quelquefois elles sont recherchées et épousées. Le plus souvent, elles deviennent, leur beauté étant flétrie, des servantes de cette O-bassan, cette directrice, que je vous ait dépeinte d'après M. Lindau. — Si la fille est nubile lorsque se signe le contrat pour un laps d'années déterminé, ce qui est un cas assez rare, la vente varie de 100 à 200 francs, selon les charmes et l'éducation.

Elles étaient, avant l'arrivée des Européens, des créatures fort douces et point âpres au gain. Cependant un terme indique qu'il ne fallait pas trop se fier à ces rats aux dents pointues. On les appelait Keï-Seï : Keï, faire pencher, Seï, château. Les parties fines, les achats de robes, d'épingles à cheveux, les largesses aux serviteurs, le jeu, viennent à bout des plus grosses fortunes. Dans le récit d'un séjour à Yokohama, qui ne date que de quelques années, le voyageur raconte le suicide d'un jeune homme, le fils d'un des plus

gros marchands du port, victime de son amour pour sa maîtresse. Les djoras sont, paraît-il, attachées elles-mêmes jusqu'à la mort à leur amant de cœur, et font tous les sacrifices pour lui demeurer fidèles.

Un long murmure louangeur circula dans l'assemblée, charmée de ce voyage inattendu aux antipodes. Philippe Burty avait, d'un coup de baguette, ouvert les sérails de l'extrême Orient, et les jeunes gens se perdaient dans des rêveries toutes japonaises. Quelques grandes fleurs exotiques se balançaient, émues, comme si elles se fussent retrouvées chez elles, et l'atmosphère prit, à l'improviste, une vague odeur de safran.

— Quel dommage, dit Céphise Ador, que toutes ces merveilles soient si loin de nous ! Quel contraste entre ces poupées de porcelaine, si gracieuses dans leur bizarrerie, et les scènes réalistes que M. de Maupassant faisait passer devant nos yeux ! N'est-il donc de paradis pour le péché que dans l'Empire du Soleil-levant ?

— Mademoiselle, dit Richard Lesclide, vous parlez peut-être un peu légèrement de choses inconnues. N'avez-vous pas entendu parler de l'Académie de Berne ?

— Pas du tout, répondit l'aimable artiste, et c'est la première fois que j'entends prononcer son nom.

— J'ai quelque érudition à ce sujet, fit la bonne Marquise, et plusieurs de mes bons amis — d'affreux libertins — m'en ont dit des nouvelles. C'est, autant que je puis me le rappeler, une Académie qui n'a aucun rapport avec l'Académie française.

— En effet, dit Richard Lesclide, quoiqu'elle soit à peu près son égale en célébrité. Berne, cette ville que patronnent des ours, est peuplée de tourterelles. Elle réunit les éléments de galanterie les plus divers et les plus complets, et c'est grâce à elle que l'Europe conserve sa suprématie. Berne ne renferme pas seulement des oasis, où s'attarde le passant inquiet, mais de véritables musées ethnographiques vivants, où les femmes du monde entier sont représentées par leurs costumes, coutumes, usages, erreurs, fantaisies, manières, originalités et traditions d'alcôve. La science des siècles passés s'y transmet d'âge en âge; ce sont des cours d'amour en séance éternelle, et l'on n'a jamais entendu dire que les mainteneuses de ces Jeux Floraux aient été prises sans vert.

— Êtes-vous donc allé dans ces enfers? demanda madame de Cercy-Latour à l'auteur du Voyage autour de ma maîtresse.

— J'ai eu cette audace, répondit-il, au retour

d'une excursion dans l'Oberland, où j'avais souffert, avec quelques amis, toutes les angoisses de la solitude. L'hospitalité suisse nous traita plus magnifiquement que n'aurait pu le faire l'hospitalité écossaise. La fête qui nous fut donnée A L'OURS GALANT, — à nos frais, bien entendu, — dépassa tout ce que l'imagination peut rêver de fièvres et de délires. Si j'osais faire passer devant vos yeux le panorama de cette soirée vertigineuse, ma bonne foi serait accusée d'exagération. Il semblait que les cinq parties du monde eussent député à Berne les plus rares échantillons de leur population féminine. Nous fûmes tout d'abord éblouis de l'animation singulière qui régnait dans les groupes de femmes qui remplissaient les salons de l'hôtel ; la diversité de leurs costumes, de leurs accents, de leurs couleurs, de leurs allures, papillottait à l'œil et troublait le cerveau. Des Indiennes cuivrées, polies comme des bronzes antiques, passaient avec des ondulations de serpent, des femmes jaunes de Visapour, fleurs et fruits mêlés, se cambraient avec des saillies si provocantes qu'on se surprenait à cueillir des oranges sur elles ; des femmes de la Terre de Feu, montraient quels effets étonnants avait produits le croisement anglais-cafre, d'où résultait une nuance de fer rouge refroidissant ; des Èves de Polynésie, ombrées de feuillages et de fleurs, paraissaient arrivées

du Paradis terrestre, sans grand souci de l'épée de l'Archange; des Groënlandaises promenaient leurs blancheurs froides et solides, glacées de l'éclat irisé des banquises; des Chinoises naines, dont les yeux avaient des élancements de flèches, titubaient sur leurs moignons, beautés précoces et factices, moulées dans les pots de porcelaine où elles avaient poussé; des Japonaises idéales, bleues et blanches à la fois, souples comme des roseaux, ondulaient à travers la foule, poursuivies par les papillons blancs que chassait leur éventail; et, bestialement belles, sombres et redoutables, des Africaines, d'un noir d'ébène, aux seins coniques, aux lèvres humides, aux reins superbes, s'avançaient en répandant cette odeur de catinga, qui vient des aiselles, et dont la magie est telle que les hommes qui s'en sont enivrés y sont condamnés à jamais. C'était un fouillis, un rêve, un monde féminin où rien ne manquait. Toutes les nuances produites par le mélange du noir et du blanc, les soixante-quatre gradations de couleur, décrites par l'auteur de Bug-Jargal, défiaient le regard; échelle de teintes vivantes, gammes de formes attrayantes, où toutes les races, toutes les créations, toutes les sélections de la femme étaient représentées: géantes Patagones, embarrassées de leur grandeur; Orientales opulentes, embarrassées de leur beauté; bergères des Montagnes Bleues, tatouées des pieds à la

tête, avec une telle audace de fantaisie que l'œil se perdait dans un labyrinthe qui conduisait fatalement à l'abîme. Et tout cela, je le proclame, tout cela n'était rien; tout disparaissait, tout s'effaçait, quand un groupe d'Européennes traversait les salons, semblable à une théorie de jeunes Déesses. Non ! jamais éblouissement pareil ne frappa mes yeux. La Scandinavie avait envoyé ses plus gracieuses apparitions : des Elfes souples et mélancoliques, qui glissaient comme un rayon de lune sur les étangs; il y avait des Andalouses au pied mignon, au teint bruni, cambrées à faire craquer leur corsage, et qui lançaient des éclairs à travers les branches de leur éventail; des Russes, aussi princesses que de vraies princesses, que leurs fourrures faisaient ressembler à de jolies chattes blanches; des Polonaises à l'œil révolté; des Hongroises à talons de cuivre; des Autrichiennes ondulant comme les blés. Les Allemandes, rebondies, murmuraient : Ne m'oubliez pas ! les Italiennes, au teint mat, aux yeux de braise, portaient des camées à leur jarretière et ne craignaient pas de les montrer. Des Anglaises, rêveuses, pétries de nacre et de neige, flirtaient sur tous les divans; une odalisque, accroupie dans un coin, avait l'air d'une tarte à la crème. Au moment où je perdais la tête dans l'élément féminin qui nous enveloppait de ses parfums et de ses

ivresses, je sentis mon cœur battre et s'éveiller; une jeune fille, — la plus séduisante de toutes, — s'était approchée de mon oreille : Je « suis des Batignolles, dit-elle, veux-tu m'aimer?... »

Tandis que Richard Lesclide parlait, quelques jeunes gens s'étaient rapprochés et prenaient à cette revue un intérêt tout particulier; de jolies femmes souriaient, assurées de ne point rencontrer de rivales aux Batignolles; — ce qu'il en était, je l'ignore, mais on s'en fait toujours un peu accroire; — la Reine ne disait rien, mais pensait à bien des choses; madame de Cercy-Latour trouvait que c'était s'étendre trop longtemps sur la même matière; la marquise Thérèse cherchait un juron en situation et le trouva fort heureusement.

— Vertuchoux! dit-elle, quand aura-t-il tout vu?

— Madame, fit Richard Lesclide, si j'ai parlé si longtemps, c'est par amour-propre national, et je l'ai fait, remarquez-le bien, sans incriminer les Japonaises. Je n'envie à M. Dumas fils que le beau nom d'ami des femmes.

— A la bonne heure! dit la Marquise; nous vous faisons grâce du reste, et ne voulons pas même savoir ce que vous avez répondu à votre jeune personne.

— Je me tairai donc, Madame, quoique le dénouement de l'histoire soit des plus convenables et m'ait valu le titre d'homme sérieux.

— Je vous en félicite, dit la Marquise, mais la belle foule que vous nous avez fait voir a surchauffé l'air de la serre. C'est trop de parfumerie, nous avons besoin de grand air.

— Voici, dit la Reine, M. Léon Cladel, qui va couper cet air corrompu d'un effluve de senteurs agrestes. Vous allez nous dire une histoire, cher paysan, et sans désemparer.

— Madame, dit Léon Cladel, je vous obéirai, sans aller à la campagne cependant, et je jetterai peut-être sur le pastel de mon ami Richard Lesclide une ombre salutaire.

TYPE DE FILLE

OUTE enfant encore, et déjà rongée par ce mal de misère qui dévore ses pareilles, elle avait été violentée, souillée par le frère de sa mère, une espèce de souteneur, et celui-ci, surpris en flagrant délit par le père de sa victime, un veuf trop laid et trop pauvre pour convoler, avait été si bien rossé qu'il en creva.

Déflorée ainsi, puis battue et chassée du taudis paternel, elle erra, rôda, loqueteuse et famélique, assez timidement d'abord; ensuite, elle raccola sans vergogne. Afin de ne pas être soumise au

contrôle de la préfecture, elle fut bientôt contrainte de se livrer à divers agents de mœurs et même à des sergents de ville qui, moyennant qu'elle leur accordât ses faveurs, fermaient les yeux sur son commerce. Un d'entre eux lui communiqua le mal dont sont morts un Valois, plusieurs Bourbons et tant d'autres monarques du globe.

Empoisonnée, elle infectait les passants qui l'approchaient, et son état empira tellement, qu'une nuit elle fut ramassée à demi pourrie sur le trottoir qu'elle exploitait, et transportée presque morte à Saint-Lazare, et de cette prison à l'hôpital de Lourcine. Après un traitement très énergique et non moins long, elle en sortit épurée, mais immatriculée, ayant alors dix-huit ans à peine.

Une mégère l'embaucha. De la Patte-d'Oie que régissait, aidée de plusieurs ruffians, cette immonde matrulle, elle passa dans un autre lupanar de la rue Montyon et de là chez la Farcy, maison de luxe, Eldorado de ces haras féminins tolérés, voire protégés par la police et jugés indispensables pour la morale.

En ce cloaque doré qu'il y a vingt ans les blancs-becs comme les barbons de l'aristocratie

et de la bourgeoisie hantaient avec assiduité, les étudiants du Quartier-Latin n'allaient guère que les jours où la poste leur avait apporté des trente-trois provinces du royaume ou plutôt des quatre-vingt-six départements de l'empire une lettre chargée des deux ou trois cents francs mensuels destinés à l'entretien de chacun de ces joyeux docteurs en herbe. On traversait gaiement les ponts ces soirs-là, puis, de l'autre côté de l'eau, l'on se grisait à la Maison-d'Or ou chez Vachette, et l'orgie se terminait à la Chaussée-d'Antin, habitacle des plus piquantes, sinon des plus fraîches vestales de Lutèce.

En dépit de ses tribulations au faubourg du Temple et malgré les drogues dont on l'avait saturée à la léproserie de la Rive Gauche, elle était très belle encore, cette gueuse, et fort courue. On se la disputait à prix d'or et même, pour l'avoir à soi vingt-quatre heures durant, on s'inscrivait une semaine d'avance sur des registres clandestins. A cette époque-là, son cœur n'avait jamais battu. « Cupidon! qu'est-ce que c'est que ça? » chantait-elle avec des gestes si diaboliques et d'une voix si céleste, que ses innombrables et frénétiques adorateurs, en raffolant de plus en plus, la surnommèrent l'Ange de l'Enfer! Elle vit à ses pieds et

dans ses bras des princes du sang, non encore déchus, et des rois de la banque qui, du moins, en tant que financiers, n'avaient pas encore failli.

Tous ces dépravés en rut perpétuel se ruaient à l'assaut de son corps si merveilleusement ciselé, qu'un sculpteur, épris de tant de vénusté, le moula. Reproduite en marbre, cette vénérienne figure aujourd'hui dans une basilique romane, et devant sa statue s'agenouillent chaque jour en la contemplant toutes les ferventes qui, pour la rémission de leurs péchés charnels, se fient à l'intercession mystique des martyrs et des vierges surtout.

Thérésa, qui s'appelait réellement Euphémie, apprit tout d'un « coup ce que c'était que ça. » Parmi les taureaux, les pourceaux, les béliers et les boucs qui l'assiégeaient sans cesse, elle découvrit un lion et, dans son âme avilie de catin, naquit un indomptable amour de pucelle. Épris d'elle aussi, foudroyé par sa beauté monumentale, il perdit toute réserve et crut devenir fou.

Né de hobereaux calvinistes et très rigoureusement élevé, cet initiateur, ayant longuement lutté contre soi-même, fut vaincu. Les lis poussent parfois sur du fumier et l'amour germe dans l'or-

ture ; en cette occasion, il y naquit et s'y développa. Voulant sa maîtresse à lui seul, l'amant, un mois et demi durant, l'accapara ; mais, après ce laps de temps, en sa bourse plus un sou ! Pas d'argent, pas de Suisse, et pas de Dulcinée non plus, est-ce pas ? ô fils de Cervantes, toi Don Quichotte !

Elle-même, ayant horreur du partage, feignit une indisposition, et les médecins qui se trompent, et que l'on trompe si facilement, lui délivrèrent un certificat constatant son incapacité de travail. Alors, tandis qu'elle chômaît, il s'ingénia de son mieux à la tirer de là.

Rien, il ne trouva rien. Elle devait deux mille francs à la directrice, et celle-ci tenait à sa créance, qui n'eût plus eu nulle valeur, la débitrice n'étant plus là. Donc, aucune permission de sortie ne fut plus accordée à cette pensionnaire, amoureuse d'un tel client, et lui, « le pané » qu'elle choyait, cette « idiote », se morfondit aux alentours de l'antre, dont on lui défendait rigoureusement le seuil.

La *rousse* avait été prévenue, et comme à ses yeux les demoiselles de pareille trempe ont toujours tort et la dame qui spéculé sur elles et les gruge ont toujours raison, elle veilla. Mais toute

femme finit par obtenir ce qu'elle désire. Il fut averti qu'elle était prête à le suivre n'importe où, bon gré mal gré. Fort bien ! Et, dès le lendemain, il entra dans ce paradis infernal, la joignit et l'entretint. Elle était quasi-nue. On essaya d'interrompre leur conversation. Il n'avait pas payé ; donc, à lui de l'amener en haut après l'avoir soldée ou de déguerpir aussitôt. De deux choses l'une : il n'y avait pas de milieu.

Ce gentilhomme, absolument à sec, se conduisit héroïquement en voyou. Sans tergiverser le moins du monde, ayant enlevé son idole à la force du poignet, il se la campa sur le dos, et, fondant sur les cinq à six cerbères aboyant contre lui, les renversa, les meurtrit au point qu'ils en restèrent toujours marqués, entrebâilla la porte dont il avait brisé les chaînes, et, terrible, irrésistible, après avoir culbuté les sergots et les ruffians qui lui barraient le passage, il courut ensanglanté, lacéré, mordu, vers un fiacre aposté dans les environs et s'y jeta, baisant éperdument sa belle, enfin conquise et dont le peignoir en batiste, seul vêtement qu'elle portât, flottait en lambeaux. « Au galop, cocher ! »

Et celui-ci, dont la patte avait été préalablement graissée, fouetta. Vingt-cinq minutes plus

tard, ayand débarqué dans un nid, inaccessible aux bêtes de proie, ailées ou non, ils y roucou-
lèrent, ces deux pigeons, à l'abri des renards et
des loups, des milans et des buses. Une année
entière ils gîtèrent là, s'aimant à l'aise, et quand
ils n'eurent plus un sou vaillant, aucune sorte de
ressources, on les en expulsa. Plutôt que de le
trahir, elle, si banale, eût tout souffert, et lui, ne
recevant plus un centime de ses parents, tout
entrepris pour la conserver.

Hélas! après avoir roulé de bas-fonds en bas-
fonds, épuisé le calice de la misère, ils disparu-
rent et ce n'est que dix ans plus tard, aux Halles
centrales, dont on construisait alors le dernier
pavillon, que je sus la fin de leurs amours. Aux
abords de Saint-Eustache, une harengère, en
cheveux gris et le visage gravé de petite vérole,
m'avait arrêté et puis demandé si je la remettais.
Sur ma réponse négative, elle dit :

« Euphémie!

— « Ah! bien! et *Lui*?

— « Mort.

— « Où, quand et de quoi?

— « Il y a cinq mois, à Mouffetard, et de

n'avoir pas assez mangé... Maintenant qu'il n'est plus, je lui suis aussi fidèle que je le lui fus toujours de son vivant; ensemble, nous avons fort pâti, mais nous nous sommes franchement aimés, lui et moi. »



 *E ne la plains donc pas, fit la Reine, en remerciant le conteur d'un beau geste de son bras nu; ils se sont aimés, que voulez-vous autre chose, et que pourrait-on dire de plus de Roméo et de Juliette?*

— *Au contraire, dit l'auteur de l'Alpe Homicide, il faut tenir compte à l'héroïne de Léon Cladel de la difficulté vaincue. On ne renonce pas à ses habitudes sans quelque tiraillement.*

— *Je suis d'avis, dit Catulle Mendès, qu'il y a du mérite à ne pas se brûler, quand on vit dans une fournaise. Et la fidélité posthume de la pauvre femme est un dernier trait qui ennoblit sa figure jus-*

qu'à l'héroïsme. Il y a des filons d'or dans les roches les plus vulgaires. Comprendait-elle la chasteté? Je ne sais ce qu'en pensent ces dames, mais cette harengère me paraît supérieure à Pénélope, femme d'un tempérament calme, et que l'attente de son mari retenait dans le devoir. On peut se demander ce qu'aurait fait la Reine d'Ithaque en état de veuvage, au milieu de ses prétendants.

— Je blâme hautement, dit lady Helmsford, cette atteinte portée à la pureté d'une épouse antique. Il ne faut pas que l'intérêt que peuvent inspirer des créatures dévoyées altère le respect qu'on doit aux honnêtes femmes.

— Je fais amende honorable à madame Pénélope, dit le poète, mais elle m'a toujours paru manquer de savoir-vivre et de franchise. Sa toile est un subterfuge vertueux, mais un subterfuge. Froide et calme, elle vivait dans sa glace, sans même être tentée de céder à des soupirants maladroits. Où voyez-vous donc qu'elle ait acquis tant de gloire? On ne peut juger de la valeur d'un métal qui n'a pas été éprouvé. Et l'Évangile lui-même me donne raison, car, s'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour un juste qui persévère, la nécessité du péché est radicalement démontrée.

— Vous ne savez ce que vous dites, fit la Reine,

et je vous rappelle à l'ordre. Quand bien même ces choses seraient vraies, il faudrait se garder de les proclamer. Nous voulons bien nous intéresser à vos coquines, mais non pas les placer sur un piédestal.

Puis madame Castagnède, pour éviter toute réplique, se leva et alla prendre par la main une belle jeune femme qui se tenait à l'écart, avec un air d'avoir peur, derrière un grand citronnier fleuri. C'était Georges de Peyrebrune. Depuis plus de cinq jours elle écoutait les contes, sans en avoir dit un, — elle qui en sait de si beaux, elle, l'auteur de Gatiennette et d'Une Séparation. La modestie devient un crime quand elle prive les gens d'un plaisir auquel ils ont droit. C'est ce que madame Castagnède déclara, en d'excellents termes, à Georges de Peyrebrune, et il fallut bien que celle-ci se résignât à conter à son tour. Mais les premiers mots de l'histoire furent perdus — et ce fut grand dommage — pour beaucoup de personnes, car Georges de Peyrebrune a cette exécrationnable habitude de parler derrière l'éventail ouvert, ce qui prive à la fois de la voir et de l'entendre!



Voëcl. sc.

Imp. Ch. Delâtre.

E. Dentu, Editeur

MATER

MATER!



A baronne Hermine de Walphange avait été mariée, jadis, quand elle avait seize ans. Maintenant, se croyant très vieille parce qu'elle en comptait vingt-cinq et qu'elle était veuve, elle s'enfermait en son castel à tourelles pointues, que les constructions modernes de la petite ville de X... avaient encasté avec ses murailles et son parc au fond d'une ruelle cailloutée, en pente, ancienne voie romaine.

Les troubadours du lieu qui l'avaient aperçue parfois, la nuit, en blanc costume, accoudée à la

plus haute galerie de son donjon, l'avaient surnommée : la dame blanche.

Et blanche elle était, en effet, la baronne Hermine, blanche d'âme et d'atours, ayant conservé pour l'idéale blancheur toute la passion de sa virginale jeunesse. Ainsi, elle adorait les neiges qui engloutissaient l'hiver la ville et ses rues, et ses toits, et la couronne de collines au fond desquelles toute la grouillante cité paraissait chastement ensevelie.

Le temps assez court qu'avait duré son hymen avec avec un vieillard n'avait pas altéré sa pureté exquise. Naïve même, elle était restée avec une horreur du péché qui tache de pourpre la blanche robe des amoureuses. Et cependant une douleur cachée la poignait ; cette veuve n'avait point d'enfant, cette femme n'était point mère. Alors à quoi bon le mystère douloureux des nuits conjugales ?

— Si j'avais su ! disait-elle avec des sanglots de remords et se trouvant déchue, sa virginité perdue n'ayant point obtenu le rachat glorieux de la maternité.

Elle se consolait, néanmoins, dans le vœu austère d'une éternelle vertu. Et, le temps de son deuil passé, elle avait dépouillé ses voiles sombres et s'était revêtue pour jamais d'une sorte de

tunique claustrale, toute blanche, aux manches longues, aux plis lourds, qui voilait ses pieds fins et tout son corps délicat, ne laissant jaillir, comme une fleur d'une gaine d'albatre, que sa tête ensoleillée, blonde, aux yeux célestes, et le bouton de rose de ses lèvres inviolées.

En dépit du respect universel qui entourait la baronne Hermine, un audacieux se trouva qui osa tenter sa conquête. Il était fils de preux et pensait qu'une semblable victoire, qui lui permettrait d'écarteler d'un lys d'argent le champ de gueule de son blason, était digne de sa vaillance. Il se nommait Angel de la Tour des Aigles.

Pendant des mois et des mois encore, la pente cailloutée de la rue Vésonienne étincela sous le sabot de son coursier, à toutes les heures du jour et de la nuit, pendant lesquelles la blanche silhouette d'Hermine se profilait dans le bleu du ciel entre les créneaux du donjon. Certainement elle l'apercevait, sans daigner le voir, ni prendre souci de se dérober à sa contemplation. Même elle recevait les missives enflammées qui, chaque jour, tombaient dans le guichet de la poterne. Pour lui montrer parfois qu'elle les avait reçues,

il lui arrivait de les déchiqueter menues comme des ailes de papillon et de les lancer tout à coup à travers l'espace où tourbillonnaient comme une neige ces fragments de vélin que le vent emportait.

Mais toujours, sans colère et sans lassitude, revenait errer, aux alentours des murailles hautes, le paladin épris se souvenant des assauts homériques et ne désespérant pas de vaincre, puisque sur son cimier s'embranchaient des colombes et que le dieu Amour portait devant lui son pennon.

Lorsque les édiles de la vieille cité avaient décrété le démolissement des mesures, anciennes tanières des serfs et tenanciers du féodal donjon aujourd'hui enclavé dans une ville moderne, une bicoque avait échappé, par son étroitesse et son effacement modeste, à l'alignement prescrit et se cachait dans un recoin du manoir d'Hermine avec les façons humbles de ces réduits accolés aux murailles du théâtre de Marcellus dans le Ghetto, à Rome.

Ce toit ouvrait sur une petite cour tapissée d'herbe, juste au-dessous des fenêtres à meneaux,

à balcons ajourés d'une tourelle en laquelle la baronne Hermine avait, suivant les étages, son oratoire, son cabinet de toilette et son boudoir. C'est donc sur cette cour que se portait le plus souvent ses regards, alors que les tentures écartées, que les vitraux ouverts laissaient entrer en ces discrets asiles l'air qui arrivait des collines, tout parfumé de la senteur des pins, et le soleil levant, le plus doux des soleils.

Or, à ces heures, si la dame blanche approchait, traînant sa robe de nonne, dans le découvert de la *sedia*, toujours elle apercevait, depuis quelques mois, surtout depuis le printemps revenu, le même et irritant spectacle dont s'offensait sa farouche vertu, à l'égal d'un outrage. C'était une fille, une vraie fille, elle le savait, une prostituée, vénale, vulgaire, misérable, qui avait pris son gîte d'amour au pied de ces murs, dans l'ombre haute et mystérieuse de ce donjon vénéré. Et cette fille, tout le jour oisive, vivait là dans une sérénité de matrone, cousant et chantant, et berçait sur ses genoux un enfant tout petit. Si le jour était beau, le soleil tiède et doux, la fille écartait les langes de l'enfant qui apparaissait alors rose et nu, gigotant, avec ses petits pieds aux doigts recroquevillés comme des pétales de

fleurs, et ses petites mains mouvantes qui se dressaient comme pour jouer avec les rayons, avec les mouches d'or tournoyantes dans le ciel bleu.

Hermine éprouvait la sensation d'horreur d'un sacrilège accompli sous ses yeux en contemplant, malgré elle, tordue par une indicible angoisse, cet accouplement monstrueux de la fille et de l'ange, cette parodie de la maternité sainte et sacrée qui se jouait sur les genoux infâmes, entre les bras impudiques, sur le sein vendu de la prostituée. Quoi! ce mystère divin sur cet autel profané, quand il n'avait pas pu s'accomplir en elle, dans les chastes flancs de l'épouse impeccable! Quelle était donc la pensée de Dieu? Peu s'en fallut qu'elle n'en fit remontrance au Ciel et procès à la Providence divine.

Toujours elle s'en plaignit aux hommes, c'est-à-dire à ceux qui avaient pris, en la cité, la garde de la moralité publique; et elle demanda féroce-ment que l'on jetât à la rue cette fille, la Mariote, et sa progéniture de rencontre, dont le voisinage l'outrageait. Les hommes la saluèrent très bas, et lui promirent justice; mais comme le gîte de cette fille était discret et commode, elle ne fut point inquiétée et continua, comme par le passé, à ouvrir, le soir, sa porte basse dans la ruelle sombre,

et à lancer, tout le jour, dans la clarté du soleil, l'enfantelet tout nu, aux chairs tendres, et qui maintenant commençait à gazouiller tout bas.

M^{me} Hermine, bien persuadée néanmoins qu'il serait fait droit à sa demande, cessa de s'occuper de la Mariote, lui accordant à peine un dédaigneux regard, quand, par hasard, ses yeux célestes, quittant le chemin bleu des nues, s'abaissaient languissants, demi-clos, jusqu'à la terre.

Cependant, une obsession lui était restée de cette vision trop souvent revenue, trop longuement gardée; un ennui vague, comme une peine sans objet, qui met un sanglot sur la lèvre sans que le cœur sache pourquoi. Elle s'étonnait et se fâchait à se sentir si tourmentée pour une image indécise qui flottait à travers tous ses rêves; image presque mystique, enfin, car elle avait la forme idéale d'un ange tout petit, avec des pieds roses et de mignonnes mains remuantes levées vers le ciel. Mais cet ange la blessait par tout son être. Il lui étreignait la poitrine, les flancs, lui laissant partout la douloureuse sensation d'un besoin immense, d'un vide, d'un appétit étrange et cruel. Chaque fois que ces pensées lui reve-

naient, et elles lui revenaient sans cesse, la baronne Hermine se sentait rougir comme si quelque coupable désir l'eût torturée.

Et pourtant son âme restait toute blanche, sans un frisson, sans un émoi. Elle n'avait jamais songé à quoi que ce soit d'impur; jamais le vague soupçon d'une pensée d'amour n'avait effleuré comme un papillon bleu la fleur divine de son cœur immaculé; jamais elle n'avait imaginé, même dans les plus capricieuses de ses rêveries, le roman court et exquis d'un baiser. Elle ignorait jusqu'à l'existence de ces voluptés idéales et subtiles qui naissent d'un regard, d'un parfum, d'un frôlement. Et voilà, tout à coup, que le marbre de sa chair tressaillait comme s'il prenait vie. Elle n'y comprenait rien et s'épouvantait de sa souffrance. Pour s'en guérir, elle fit clore toutes les fenêtres qui ouvraient sur la cour où la Mariote berçait son fils, se croyant délivrée dès qu'elle ne les verrait plus.

Mais alors, il lui vint de cette privation une si affolante douleur, qu'après avoir beaucoup lutté, toute pâle de ce martyre, elle céda et courut, un jour, haletante, avide, se pencher tout entière hors du balcon afin de se rassasier de la vue de cet enfant qui lui donnait faim, qui lui gonflait la

gorge, qui lui mouillait les lèvres, qui lui secouait tout le corps d'un impérieux désir de voluptés maternelles.

Elle demeura longtemps perdue dans son extase sans pensée, les mains crispées sur sa poitrine chaste qu'aucun baiser n'avait jamais mordue. Et la Mariote qui l'avait comprise, devinée, jouissait de son triomphe de fille-mère; elle étalait glorieusement sur ses genoux le petit être qui avait poussé comme une fleur de pardon sur le fumier de sa chair prostituée; elle s'en parait, l'élevait dans ses bras, le montrait au ciel et à la femme impeccable, mais stérile, comme une revanche et comme une conquête. Il était à elle, ce petit; c'était le sien, il lui appartenait, elle lui avait donné la vie, elle avait crié, elle, la misérable, elle était mère, *mater, mater!*...

Et la baronne Hermine dut se retirer humiliée et vaincue par le rire insolent de la courtisane dans le triomphe joyeux de sa maternité.

Et puis, après la défaite de son orgueil, une douceur lui vint : son âme hautaine et fière s'abaissa jusqu'à souffrir le mépris railleur de la Mariote, pourvu qu'elle pût jouir tous les jours,

tout à son aise, de la vue de l'enfant dont la grâce croissait, dont la beauté s'épanouissait, et qui, maintenant, s'essayait, dans un gazouillement tendre, à balbutier des mots. Elle devint si attentive à tous les mouvements de ce petit être qui la charmait, son visage pâli, tiré par la souffrance, se penchait vers lui avec une attirance si poignante, que la fille, à son tour, fût prise de pitié, et, pour ne point la gêner, ni la blesser, elle ne la regarda plus. Mais, dès qu'elle voyait apparaître la blanche dame aux cheveux d'or, elle s'en allait prendre l'enfant dans son berceau et l'apportait là, sous le balcon, bien près. Et elle le dévêtait, le lavait, le roulait tout ruisselant et emperlé sur le gazon tiède, lui mettait des fleurs dans les doigts et le faisait jaser. Même un jour, comme s'il l'eût appris, l'enfant, d'un geste hésitant, chercha sa petite bouche humide, la couvrit de sa menotte bien ouverte et puis, et puis, ayant cueilli son baiser, il le jeta tout à coup à Hermine, qui fit un cri comme si son cœur venait de se fendre, et se mit à pleurer.

Et toute sa vie, désormais, s'écoulait dans cette contemplation, dans cette incessante vision dont la douceur la tuait. Car elle demeurait dans ses yeux, même lorsqu'ils étaient clos dans l'ombre

de l'alcôve; elle passait à travers son sommeil, elle se berçait sur le fil aérien de ses songes. C'était comme un délire qui, parfois, l'éveillait avec les sursauts terribles d'une sensation physique. Brusquement redressée, frissonnante, et les yeux dilatés dans son visage éclatant d'une rougeur soudaine, Hermine écartait ses bras qui s'étaient repliés sur son sein, comme pour y retenir, dans une maternelle étreinte, un corps flexible et doux, tout petit, dont elle croyait sentir le poids léger sur son cœur oppressé, la tiédeur sur ses flancs. Ses mains crispées cherchaient vaguement autour d'elle avec un geste de folie, d'angoisse. Puis elle s'éveillait tout à fait, et se sentait mourir dans la tristesse désespérée de sa solitude éternelle.

Un soir, comme le soleil se couchait emplissant d'une lueur pourprée la petite cour fleurie de la Mariote, celle-ci allait et venait, sérieuse, impatiente, semblait-il, de voir apparaître Hermine qui, de tout le jour, ne s'était pas montrée. La fenêtre était close et les rideaux tirés. Alors, la fille se mit à chanter en secouant le linge blanc étendu devant sa porte, se faisant bruyante,

comme si elle appelait. D'ordinaire, ce chant qui berçait le petit, attirait aussitôt la baronne. Ce soir, elle se faisait attendre. Pourtant elle parut, mais si blanche, si dolente et alanguie, qu'on la devinait brisée, avec une grande fatigue de sa vie étrange, clôturée comme celle d'une nonne dans la chasteté de ses vœux. Une fièvre brillait au fond de ses yeux dont l'azur s'était assombri. Elle s'accouda, non plus raide et digne, mais amollie, le corps ployé dans un abandon d'une grâce voluptueuse. Ses vêtements blancs, légers, se collaient aux lignes souples de son corps comme un voile sur une statue. Lorsqu'elle aperçut l'enfant, un sourire ouvrit sa bouche lentement, amoureusement, comme une rouge fleur qui s'épanouirait pour boire le soleil.

Cependant, la Mariote avait soulevé le petit et le tenait debout devant elle, lui faisant des raisons qu'il paraissait comprendre. C'est qu'il était grand déjà, encore qu'il ne marchât pas tout seul, mais seulement soutenu sous les bras, comme un oiseau qu'on eût tenu par les ailes. Et il était sérieux en ce moment, regardant attentivement sa mère. Tout à coup, celle-ci le recula d'elle, un peu loin, et puis, l'ayant affermi sur ses jambes, elle le lâcha. Hermine jeta un cri en étendant les

bras. Mais la Mariote aussi tendait ses bras tout près au-devant de son fils, et, doucement, elle l'appelait.

D'abord, il vacilla et se remit vite d'aplomb, très grave, cherchant à voir ses pieds. Enfin, il fit un pas, puis un autre, tout chancelant sur ses petites jambes molles, mais le visage soudain rayonnant, fier, heureux : il marchait ! La Mariote s'était reculée et il marchait, le petit, bravement, plus vite, plus vite encore... Et puis il courut, trébucha, avec un grand cri d'appel et de triomphe.

— Mam... maman!... avait-il dit en culbutant ravi dans les bras de la fille-mère, toute pâle, elle, de grosses larmes dans les yeux.

— Maman!... maman!... répétait Hermine suffoquée, étreignant à deux mains sa gorge soulevée, palpitante, où battait une folle envolée de chauds et puissants désirs enfin éclos... Oh! maman!... disait-elle plus bas, se pâmant à la caressante douceur de sa voix dans le murmure de ce mot magique...

Tout à coup, bondissante, éperdue, elle courut à sa table où traînait, parmi les fleurs, son

papier armorié, et ayant écrit sur une large enveloppe le nom d'Angel de la Tour des Aigles, elle y glissa ce seul mot rapide :

— Venez!



 *L* y eut un grand silence quand Georges de Peyrebrune eut achevé ce mélancolique et poignant récit. Non, personne ne s'avisa de dire l'émotion profonde qui avait maîtrisé tous les écou-teurs et toutes les écou-teuses; mais il y eut des pleurs aux coins de beaucoup d'adorables yeux, des pleurs qui espéraient demeurer invisibles derrière les marabouts des éventails; et enfin, la bonne madame de Rocas, qui n'y tenait plus, fondit en larmes.

La Reine craignit sans doute qu'un tel exemple fût suivi par toute la compagnie, et elle jugea opportun d'opérer, immédiatement, une diversion!

— Monsieur de Maupassant! s'écria-t-elle du mi-

lieu du triste silence, venez-ici! tout de suite! et contez nous quelque histoire, très bouffonne ou très violente, qui nous réveille et nous secoue!

— *Madame, dit l'auteur de Bel-Ami, on n'entendrait que moi, mais j'ai un remplaçant tout trouvé et pour lequel je sollicite votre agrément. Voulez-vous accorder la parole à M. de Maufrigneuse?*

— *Hé! fit la Reine, c'est l'histoire des deux têtes dans un bonnet. Mais j'accepte la substitution, et l'assemblée ratifiera ma décision, sans doute.*

Aucune protestation ne s'éleva; c'est au milieu d'un silence bienveillant que la seconde tête du bonnet prit la parole.

L'ARMOIRE



N parlait de filles, après dîner, car de quoi parler, entre hommes ?

Un de nous dit : « Tiens, il m'est arrivé une drôle d'histoire à ce sujet. » Et il conta.

— « Un soir de l'hiver dernier, je fus pris soudain d'une de ces lassitudes désolées, accablantes, qui vous saisissent l'âme et le corps de temps en temps. J'étais chez moi, tout seul, et je sentis bien que si je demeurais ainsi j'allais avoir une effroyable crise de tristesse, de ces tristesses qui doivent mener au suicide quand elles reviennent souvent.

J'endossai mon pardessus, je pris mon parapluie, et je sortis sans savoir du tout ce que j'allais faire. Étant descendu jusqu'aux boulevards, je me mis à errer le long des cafés presque vides, car il pleuvait, il tombait une de ces pluies menues qui mouillent l'esprit autant que les habits, non pas une de ces bonnes pluies d'averse, s'abatant en cascade et jetant sous les portes cochères les passants essoufflés, mais une de ces pluies si fines qu'on ne sent point les gouttes, une de ces brumes humides qui déposent incessamment sur vous d'imperceptibles gouttelettes et couvrent bientôt les habits d'une mousse d'eau glacée et pénétrante.

Que faire? J'allais, je revenais, cherchant où passer deux heures, et découvrant pour la première fois qu'il n'y a pas un endroit de distraction, dans Paris, le soir. Enfin, je me décidai à entrer aux Folies-Bergère, cette amusante halle aux filles.

Peu de monde dans la grande salle. Le long promenoir en fer à cheval ne contenait que des individus de peu, dont la race commune apparaissait dans la démarche, dans le vêtement, dans la coupe des cheveux et de la barbe, dans le chapeau, dans le teint. C'est à peine si on aperce-

vait, de temps en temps, un homme qu'on devinât lavé, parfaitement lavé, et dont tout l'habillement eût un air d'ensemble. Quant aux filles, toujours les mêmes, les affreuses filles que vous connaissez, laides, fatiguées, pendantes, et allant de leur pas de chasse, avec cet air de dédain imbécile qu'elles prennent, je ne sais pour quoi.

Je me disais que vraiment pas une de ces créatures avachies, grasseuses plutôt que grasses, bouffies d'ici et maigres de là, avec des bedaines de chanoine et des jambes d'échassier cagneux, ne valait le louis qu'elles obtiennent à grand'peine après en avoir demandé cinq.

Mais soudain j'en aperçus une petite qui me parut gentille, pas toute jeune, mais fraîche, drôle, provocante. Je l'arrêtai, et bêtement, sans réfléchir, je fis mon prix, pour la nuit. Je ne voulais pas rentrer chez moi, seul, tout seul; j'aimais encore mieux la compagnie et l'étreinte de cette drôlesse.

Et je la suivis. Elle habitait une grande, grande maison, rue des Martyrs. Le gaz était éteint déjà dans l'escalier. Je montai lentement, allumant d'instant en instant une allumette-bougie, heurtant les marches du pied, trébuchant et mécon-

tent, derrière la jupe dont j'entendais le bruit devant moi.

Elle s'arrêta au quatrième étage, et ayant refermé la porte du dehors, elle demanda :

— « Alors tu restes jusqu'à demain ? »

— Mais oui. Tu sais bien que nous en sommes convenus.

— « C'est bon, mon chat, c'était seulement pour savoir. Attends-moi ici une minute, je reviens tout à l'heure. »

Et elle me laissa dans l'obscurité. J'entendis qu'elle fermait deux portes, puis il me sembla qu'elle parlait. Je fus surpris, inquiet. L'idée d'un souteneur m'effleura. Mais j'ai des poings et des reins solides. « Nous verrons bien », pensai-je.

J'écoutais de toute l'attention de mon oreille et de mon esprit. On remuait, on marchait, doucement, avec de grandes précautions. Puis une autre porte fut ouverte, et il me sembla bien que j'entendais encore parler, mais tout bas.

Elle revint, portant une bougie allumée : « Tu peux entrer », dit-elle. Ce tutoiement était une prise de possession. J'entrai, et après avoir traversé une salle à manger où il était visible qu'on ne mangeait jamais, je pénétrai dans la chambre de toutes les filles, la chambre meublée, avec des

rideaux de reps, et l'édredon de soie ponceau tigré à taches suspectes.

Elle reprit : « Mets-toi à ton aise, mon chat. »

J'inspectais l'appartement d'un œil soupçonneux. Rien cependant ne me paraissait inquiétant.

Elle se déshabilla si vite qu'elle fut au lit avant que j'eusse ôté mon pardessus. Elle se mit à rire : « Eh bien, qu'est-ce que tu as ? Es-tu changé en statue de sel ? Voyons, dépêche-toi. »

Je l'imitai et je la rejoignis.

Cinq minutes plus tard j'avais une envie folle de me rhabiller et de partir. Mais cette lassitude accablante qui m'avait saisi chez moi, me retenait, m'enlevait toute force pour remuer, et je restais malgré le dégoût qui me prenait dans ce lit public. Le charme sensuel que j'avais cru voir en cette créature, là-bas, sous les lustres du théâtre, avait disparu entre mes bras, et je n'avais plus contre moi, chair à chair, que la fille vulgaire, pareille à toutes, dont le baiser indifférent et complaisant avait un arrière-goût d'ail.

Je me mis à lui parler.

— « Y a-t-il longtemps que tu habites ici ? lui dis-je.

— « Voilà six mois passés au 15 janvier.

— « Où étais-tu avant ça ? »

— « J'étais rue Clauzel. Mais la concierge m'a fait des misères et j'ai donné congé. »

Et elle se mit à me raconter une interminable histoire de portière qui avait fait des potins sur elle.

Mais tout à coup j'entendis remuer tout près de nous. Ça avait été d'abord un soupir, puis un bruit léger, mais distinct, comme si quelqu'un s'était retourné sur une chaise.

Je m'assis brusquement dans le lit, et je demandai :

— « Qu'est-ce que ce bruit-là ? »

Elle répondit avec assurance et tranquillité :

— « Ne t'inquiète pas, mon chat. C'est la voisine. La cloison est si mince qu'on entend tout comme si c'était ici. En voilà des sales boîtes. C'est en carton. »

Ma paresse était si forte que je me renfonçai sous les draps. Et nous nous remîmes à causer. Harcelé par la curiosité bête qui pousse tous les hommes à interroger ces créatures sur leur première aventure, à vouloir lever le voile de leur première faute, comme pour trouver en elles une trace lointaine d'innocence, pour les aimer peut-être dans le souvenir rapide, évoqué par un mot

vrai, de leur candeur et de leur pudeur d'autrefois, je la pressai de questions sur ses premiers amants.

Je savais qu'elle mentirait. Qu'importe ? Parmi tous ces mensonges je découvrirais peut-être une chose sincère et touchante.

— « Voyons, dis-moi qui c'était.

— « C'était un canotier, mon chat.

— « Ah ! raconte-moi. Où étiez-vous ?

— « J'étais à Argenteuil.

— « Qu'est-ce que tu faisais ?

— « J'étais bonne dans un restaurant.

— « Quel restaurant ?

— « Au *Marin d'Eau douce*. Le connais-tu ?

— « Parbleu, chez Bonanfan.

— « Oui, c'est ça.

— « Et comment t'a-t-il fait la cour, ce canotier ?

— « Pendant que je faisais son lit. Il m'a forcée. »

Mais, brusquement, je me rappelai la théorie d'un médecin de mes amis, un médecin observateur et philosophe qu'un service constant dans un grand hôpital met en rapports quotidiens avec des filles-mères et des filles publiques, avec toutes les hontes et toutes les misères, des femmes, des

pauvres femmes devenues la proie affreuse du mâle errant avec de l'argent dans sa poche.

— « Toujours, me disait-il, toujours une fille est débauchée par un homme de sa classe et de sa condition. J'ai des volumes d'observations là-dessus. On accuse les riches de cueillir la fleur d'innocence des enfants du peuple. Ça n'est pas vrai. Les riches payent le bouquet cueilli ! Ils en cueillent aussi, mais sur les secondes floraisons ; ils ne le coupent jamais sur la première. »

Alors me tournant vers ma compagne, je me mis à rire.

— « Tu sais que je la connais, ton histoire. Ça n'est pas le canotier qui t'a connue le premier.

— « Oh ! si, mon chat, je te le jure.

— « Tu mens, ma chatte.

— « Oh ! non, je te le promets.

— « Tu mens. Allons, dis-moi tout. »

Elle semblait hésiter, étonnée.

Je repris : « Je suis sorcier, ma belle enfant, je suis somnambule. Si tu ne me dis pas la vérité, je vais t'endormir, et je la saurai. »

Elle eut peur, étant stupide comme ses pareilles. Elle balbutia.

— « Comment l'as-tu deviné ?

— Je repris : « Allons, parle. »

— « Oh! la première fois, ça ne fut presque rien. C'était à la fête du pays. On avait fait venir un chef d'extra, M. Alexandre. Dès qu'il est arrivé, il a fait tout ce qu'il a voulu dans la maison. Il commandait à tout le monde, au patron, à la patronne, comme s'il avait été un roi... C'était un grand bel homme qui ne tenait pas en place devant son fourneau. Il criait toujours : « Allons, du beurre,— des œufs,— du madère. » Et il fallait lui apporter ça tout de suite en courant, ou bien il se fâchait et il vous en disait à vous faire rougir jusque sous les jupes. Quand la journée fut finie, il se mit à fumer sa pipe devant la porte. Et comme je passais contre lui avec une pile d'assiettes, il me dit comme ça : « Allons, la gosse, viens-t'en jusqu'au bord de l'eau pour me montrer le pays. » Moi j'y allai, comme une sottie; et à peine que nous avons été sur la rive, il m'a forcée si vite, que je n'ai pas même su ce qu'il faisait. Et puis il est parti par le train de neuf heures. Je ne l'ai pas revu, après ça. »

Je demandai : « C'est tout? »

Elle bégaya : « Oh! je crois bien que c'est à lui, Florentin.

— « Qui ça, Florentin? »

— « C'est mon petit!

— « Ah! très bien. Et tu as fait croire au canotier qu'il en était le père, n'est-ce pas?

— « Pardi!

— « Il avait de l'argent, le canotier?

— « Oui, il m'a laissé une rente de trois cents francs sur la tête de Florentin. »

Je commençais à m'amuser. Je repris : « Très bien, ma fille, c'est très bien. Vous êtes toutes moins bêtes qu'on ne croit, tout de même. Et quel âge a-t-il, Florentin, maintenant? »

Elle reprit : « V'là qu'il a douze ans. Il fera sa première communion au printemps.

— « C'est parfait, et depuis ça tu fais ton métier en conscience. »

Elle soupira, résignée : « On fait ce qu'on peut... »

Mais un grand bruit, parti de la chambre même, me fit sauter du lit d'un bond, le bruit d'un corps tombant et se relevant avec des tâtonnements de mains sur un mur..

J'avais saisi la bougie et je regardais autour de moi, effaré et furieux. Elle s'était levée aussi, essayant de me retenir, de m'arrêter en murmurant : « Ça n'est rien, mon chat, je t'assure que ça n'est rien. »

Mais, j'avais découvert, moi, de quel côté était parti ce bruit étrange. J'allai droit vers une porte cachée à la tête de notre lit et je l'ouvris brusquement... et j'aperçus, tremblant, ouvrant sur moi des yeux effarés et brillants, un pauvre petit garçon pâle et maigre assis à côté d'une grande chaise de paille, d'où il venait de tomber.

Dès qu'il m'aperçut, il se mit à pleurer, et ouvrant les bras vers sa mère : « Ça n'est pas ma faute, maman, ça n'est pas ma faute. Je m'étais endormi et j'ai tombé. Faut pas me gronder, ça n'est pas ma faute. »

Je me retournai vers la femme, et je prononçai : « Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Elle semblait confuse et désolée. Elle articula, d'une voix entrecoupée : « Qu'est-ce que tu veux ? Je ne gagne pas assez pour le mettre en pension, moi ! Il faut bien que je le garde, et je ne n'ai pas de quoi me payer une chambre de plus, pardi ! Il couche avec moi quand j'ai personne. Quand on vient pour une heure ou deux, il peut bien rester dans l'armoire, il se tient tranquille : il connaît ça. Mais quand on reste toute la nuit comme toi, ça lui fatigue les reins de dormir sur une chaise, à cet enfant... Ça n'est pas sa faute non plus... Je voudrais bien t'y voir, toi... dormir toute la

nuit sur une chaise... Tu m'en dirais des nouvelles... »

Elle se fâchait, s'animait, criait.

L'enfant pleurait toujours. Un pauvre enfant chétif et timide ; oui, c'était bien l'enfant de l'armoire, de l'armoire froide et sombre, l'enfant qui revenait de temps en temps reprendre un peu de chaleur dans la couche un instant vide.

Moi aussi, j'avais envie de pleurer.

Et je rentrai coucher chez moi.





E conte n'était pas pour égayer les esprits attristés déjà par la nouvelle de Georges de Peyrebrune! et, comme il se trouve toujours des esprits inassouvis qui veulent creuser plus avant, et tourner la page, Léon Cladel, sous l'impression douloureuse de l'histoire qui finissait, rappela un souvenir de Parent-Duchatelet, cet explorateur des égouts de l'amour.

« En l'absence d'une de ces malheureuses, il rencontra chez elle un bambin de cinq ans, rose et souriant, qui lui fit accueil.

Le visiteur cause avec l'enfant, qui lui raconte que sa mère l'aime bien, se montre très bonne pour lui.

— Et que faites-vous toute la journée?

— Dame! dit l'enfant; maman se lève tard; elle me lave; elle m'habille; elle m'apprend ma leçon, et nous parlons ensemble. Le soir, on dîne et l'on me couche.

— Et que fait ta mère, ensuite? demanda cruellement le philosophe.

— Maman? Eh bien, elle s'en va chercher papa.»
Il y eut un frisson dans toute l'assemblée.

— Monsieur Catulle Mendès, dit la Reine, sans commenter le terrible mot que Léon Cladel avait laissé tomber de ses lèvres et qui avait fait comme un trou noir dans les esprits, voulez-vous nous dire un conte bleu?

— Hélas! fit le poète, je ne saurais, puisque nous sommes en pleine nuit. Mais je vous dirai la Voix de jadis, où il y a, tout à fait dans le fond, un petit coin de ciel échappé aux ténèbres.

— Nous acceptons votre préface, dit madame Castagnède; vous n'avez qu'à continuer.

LA VOIX DE JADIS

'ÉTAIT dans le sous-sol d'une de ces sales brasseries où la police tolère que l'on boive encore après que tous les cafés et tous les débits de vin sont fermés. A des tables de bois, sous la poussière jaune du gaz, s'accoudaient les lassitudes saoules des rôdeuses nocturnes qui avaient fini leur besogne et de quelques hommes qui les avaient attendues tout le soir ; elles, fardées, eux, très blêmes et rasés de près comme des cabotins.

Comme nous allions sortir, écoeürés de notre curiosité satisfaite :

— Regarde, me dit mon compagnon.

Il me désignait, seule, assise au fond de la salle, une femme très grande, très grasse, dont les cheveux roux en touffes bouffaient hors d'une toque à plume. Plus lasse que vieille, et la gorge tombant dans la soie lâche du corsage, elle avait dû être belle, elle l'était encore par la blancheur laiteuse de sa peau, par ses larges yeux noirs, profonds, fixes, où l'hébétude s'animait quelquefois d'un reste de pensée. Une fille, certainement, comme ses voisines ; on voyait de la crotte de trottoir au bas de son jupon, à la semelle de ses bottines ; mais, énorme, et pesamment assise avec l'air d'une colossale idole, elle semblait, cette créature, le type exagéré, la personnification presque grandiose de toute une espèce.

Étonnés, nous approchâmes.

D'une voix enrouée, très forte, qui domina tout le chuchotement des conversations à voix basse, elle nous demanda de lui payer à boire. Elle se fit servir quatre verres de genièvre qu'elle versa dans sa chope où restait de la bière, et vida la chope d'un seul trait. Puis elle se mit à chanter le refrain d'une chanson de café-concert. Ce fut un râle rauque, gras, avec des traînements faubouriens, un geignement étranglé d'ivro-

gne. « A la bonne heure ! » dit-elle en éclatant de rire. Puis, familière, elle nous parla.

« Il n'y en a pas une pour boire autant que moi. Une bouteille d'eau-de-vie, après douze bocks, ne me fait pas peur, et je ne me grise jamais. Je connais des femmes qu'on ramasse tous les soirs, ivres, au coin des rues ; moi, je marche plus droit quand je sors de chez le marchand de poivre ; la boisson, ça me leste. Mais il ne faut pas croire que je boive pour mon plaisir. Ah ! bien oui. Je n'aime pas la bière, ni l'absinthe, ni le rogomme ; il y a des moments où je donnerais je ne sais quoi pour avaler un verre d'eau pure, bien claire, qui me caresserait la gorge et me mettrait de la fraîcheur dans l'estomac. Et, si je bois, ce n'est pas non plus pour être amusante avec les hommes. Je me soucie bien d'être amusante ! Je fais mon métier tout juste. Je donne ce qu'on m'achète, pas autre chose. Est-ce que je suis obligée d'être de bonne humeur, d'avoir des mots drôles, de faire rire les gens par-dessus le marché ? Il ne manquerait plus que ça. Ils croient peut-être qu'ils m'amuse, eux ? Non, si j'ai pris l'habitude de m'en fourrer jusque-là, de l'alcool à trois sous le verre, c'est pour une autre raison et ça ne regarde personne. »

Elle parlait bas, maintenant, comme pleine d'une pensée triste, et, détournée à demi, elle prit sa tête entre ses larges mains grasses, la fit pencher à droite, la fit pencher à gauche, berçant son front comme on berce un enfant malade.

Puis, bien que nous ne l'eussions pas interrogée, elle continua sans nous regarder :

« Oui, pour une autre raison. Si vous voulez la savoir, je veux bien vous la dire. Il faut que je vous explique une chose : ce n'est pas gai tous les jours, ni toutes les nuits, la vie que je mène. Patauger dans la boue de neuf heures du soir à deux heures du matin, parler aux gens qui rentrent chez eux, être rudoyée de coups de coude quand les passants sont de mauvaise humeur, retirer son corset dans une chambre d'hôtel garni où il n'y a pas toujours du feu, redescendre l'escalier, recommencer la promenade sous la pluie, ce sont des amusements dont je me passerais bien. Dans les commencements, surtout, c'était dur. Au moment d'aller sur le boulevard, j'avais des envies de sortir par la fenêtre. Mais quoi ? que voulez-vous ? il fallait manger, n'est-ce pas ? et je vous demande un peu si j'aurais trouvé du travail ailleurs que dans l'atelier des quatre vents ? Quand on est tombée où je suis,

plus moyen de s'en tirer ; c'est une glu qui tient ferme, la crotte du ruisseau. Enfin, peu à peu, je me suis habituée. Tous les métiers ont quelque chose de désagréable. A présent je suis faite au mien. Si on me donnait des rentes, si on me mettait dans mes meubles, si je n'étais plus obligée de descendre dans la rue, je ne saurais peut-être pas à quoi passer le temps ; ça me manquerait de ne pas être mouillée par la pluie, salie par la boue, battue par le vent, bousculée par les hommes. Bref, je vous dis que j'ai pris mon parti, et puisque comme c'est ça, tant pis, voilà, c'est comme ça. Ah ! seulement, il y a une chose à laquelle je n'ai jamais pu m'habituer. Pour que les gens fassent attention à vous, le soir, il faut leur parler, n'est-ce pas ? Eh bien, chaque fois que je parle à quelqu'un en le tirant par le bras, — les mots que nous disons, vous les savez bien, — je ne puis pas m'empêcher, c'est plus fort que moi, d'avoir le cœur serré, affreusement, comme si j'allais mourir, et j'ai toutes les peines du monde à ne pas pleurer toutes les larmes de mon corps. Ce n'est pas à cause des paroles que je dis, oh ! non, ni à cause de la honte de faire ce que je fais, — je ne suis pas si bête, bien sûr ! — mais c'est à cause de ma

voix, que j'entends. Quand je me suis bien reposée, quand j'ai dormi toute la journée, ma voix n'est pas rauque et grasse ; je l'entends très douce au contraire, très pure comme elle était autrefois, du temps que j'étais gamine, chez nous, à la campagne. Elle me tue, cette voix-là ! je la reconnais, elle me rappelle les choses qu'elle disait. Je me souviens de la maison du père et de la mère, et des petites sœurs, qui ne sont pas venues à Paris, elles, qui se sont mariées au pays ; elle me fait penser aussi aux rendez-vous que j'avais derrière la haie avec le fils du forgeron, un beau gars qui m'embrassait à pleins bras, me baisait bruyamment la bouche, — vous savez, nous, on ne nous baise pas sur les lèvres, — et qui m'aimait, pour sûr, et que j'aimais aussi. Ça me rend folle de demander : « Vous ne montez pas chez moi, beau blond ? » avec la voix qui disait à ma mère : « Bonjour, maman », avec la voix qui disait à mon amoureux que je ne le quitterais jamais. J'essaye de parler bas, pour ne pas m'entendre, ou de rire aux éclats, tout en parlant. Ça ne sert à rien. Je la reconnais toujours, la voix d'autrefois, et je me cache la tête entre les mains, et je ne prononce plus un mot, et je m'en vais avec la peur

d'être suivie, d'être obligée de répondre à l'homme qui me suivrait. »

Dans un sanglot, ses grands yeux pleins de larmes, la triste fille se tut. Autour de nous, on ne prenait point garde à ce désespoir ; sans doute on pensait qu'elle était ivre.

Elle ajouta lentement :

— Voilà pourquoi je bois autant que je puis. L'absinthe enroue, le genièvre aussi. Après avoir bu, je n'ai plus le son de parole que j'avais dans le temps. Et, à force d'avalier tout ce qui sèche et brûle la gorge, j'espère bien arriver à ne jamais plus entendre, quand je tire le bras aux hommes de la rue, la voix douce dont j'appelais maman et dont je disais que je l'aimais à mon premier amoureux. »





SAC à papier ! dit la marquise Thérèse ; elles ne sont pas seulement tristes, vos histoires, elles sont navrantes, et vous m'en voyez toute encharibottée...

— *Madame, dit Richard Lesclide, c'est précisément pour cela qu'elles sont vraies. Il s'agit d'un monde que vous ne connaissez pas, mais qui remue tout de même, et que nous essayons de vous montrer au microscope, — à distance. Ce demi-monde, ce quart de monde, cette infinitésimale fraction de la société moderne vous étonne et vous épouvante comme les acarus, les vibrions, les scolopendres, les plésiosaures infiniment petits qu'on fait surgir à vos yeux dans*

une goutte d'eau dont vous ne connaissez que la surface et la limpidité apparente!

— *Mais, dit la Reine, saperlipopette! — vous voyez que je jure aussi, et Boule-de-suif ne devait pas s'en priver, — vous ne me persuaderez pas qu'il n'y ait des éclaircies dans toutes ces ombres, et que les plus tristes ne soient pas quelquefois les plus gaies.*

— *Il faudrait peut-être dire « les plus cruelles », fit un jeune homme qui s'approchait. La souffrance et l'écrasement entraînent quelquefois leurs victimes à de terribles représailles.*

— *Et c'est vous qui nous direz cette histoire, monsieur Joseph Montet?*

— *J'essaierai, Madame, si vous m'appellez au dangereux honneur de conter. Mais je vous prévient que je suis du parti de mon héroïne contre la société.*

— *Il faudra voir, dit lady Helmsford, comment se présenteront les choses. Nous vous écoutons sans parti pris.*

L'AUMONE



L faut en finir, s'écria le gros Alcide Campanan. Voilà six mois que vous me faites jouer ici un rôle ridicule et stupide. Sous le prétexte que vous êtes une jolie fille et que j'ai eu la sottise de m'en apercevoir, vous abusez de la situation, parole d'honneur ! Voyons, qu'attendez-vous de moi ? Quelle condition dernière mettez-vous à votre consentement ? Tout ce qu'une femme coquette et fantasque peut désirer, je vous l'ai offert, prêt à vous le donner sur un signe. Vous avez constamment refusé, c'est vrai, mais c'est justement

l'obstination de ce refus qui me déconcerte. Pourquoi n'avez-vous pas accepté? Pourquoi suis-je sûr, en vous suppliant une dernière fois, que vous n'accepterez pas encore? Que diable, ma chère Louise, si vous n'étiez pas aussi franchement ce que vous êtes, si vous ne vous ameniez pas dans tout Paris, au théâtre, au Bois, aux cabarets en vogue avec le tas de godelureaux que vous traînez après vos jupes, si tout le monde ne savait pas que vous êtes une fille d'humeur facile, leste en propos et plus leste encore en action, si vous n'étiez pas — comme vous n'ignorez pas que vous l'êtes — cotée en chiffres apparents sur le turf de la galanterie, je pourrais supposer que vous voulez m'en faire accroire, jouer au plus fin avec moi, et me faire payer en une autre monnaie le triomphe de vos vertueuses résistances! Mais non, vous ne dissimulez rien, si ce n'est l'étrange sentiment qui vous dicte votre conduite envers moi. Vous semblez tenir avec vous-même je ne sais quelle secrète gageure, dont je suis la victime, et vous être dit : « Je serai à tout le monde, excepté à celui-là! »

« C'est exaspérant, à la fin! Vous faites de moi la risée de Paris qui, jaloux de mes millions,

se rattrape en riant tout son soûl de me voir jouer auprès de vous, à mon âge et avec ma fortune, ce personnage grotesque d'amoureux transi. J'en ai assez. Je me révolte, et je suis venu aujourd'hui vous dire que cela ne pouvait pas durer plus longtemps!... D'abord, je sens que j'y perdrais la tête, à ce métier. C'est que je vous aime pour de bon, Louise, le croiriez-vous? Eh non, parbleu, vous ne le croyez pas! Sans cela, vous ne prolongeriez pas aussi cruellement ma torture; car vous n'avez pas l'âme méchante, au fond, j'en suis certain... Eh bien, je veux vous parler franchement, essayer de vous toucher, de vous convaincre. Oui, je vous aime, absurde-ment, niaisement, comme un fou! Tout le reste m'est indifférent. Tout le reste, c'est-à-dire mon argent qui m'est inutile puisque vous le refusez, et les autres femmes, que je ne regarde seulement pas, et les affaires, qui ne m'intéressent plus. Je ne suis plus bon à rien qu'à me répéter que je vous aime, que je vous désire, que je vous veux, qu'en dehors de votre ombre, je n'existe pas!...

« Quand je pense qu'il vous suffirait d'un mot pour me rendre le plus heureux des hommes, et que ce mot, vous le prodiguerez à cent autres plutôt que de me l'adresser, et que cela

est ainsi sans que je sache pourquoi, sans que j'aie au moins une raison à laquelle je puisse m'en prendre, un obstacle que je puisse tâcher de renverser; il me passe par le cerveau des tentations furieuses d'en finir avec le supplice que chaque jour rend plus intolérable! Comment? Je ne sais. Je n'ose même pas me le demander avec trop d'insistance, de peur d'entendre ma passion me faire une de ces réponses dont je voudrais être sûr de rire, et dont je sens que je tremblerais. Aussi, je suis venu vers vous plein d'une douloureuse angoisse, Louise! Tout à l'heure j'essayais de parler fort et de menacer. Maintenant je ne puis plus que m'humilier, et que murmurer à vos pieds une prière. Voyons, Louise, serez-vous impitoyable au mendiant d'amour, qui vous demande l'aumône, à deux genoux?»

Louise, renversée dans un fauteuil où depuis une demi-heure elle polissait nonchalamment ses ongles roses, leva les yeux et regarda le gros homme, grisonnant et congestionné, qui se traînait piteusement devant elle sur le tapis. Un sourire souleva légèrement le coin de sa lèvre finement railleuse.

— Je ne vous savais pas tant d'éloquence, dit-elle enfin, monsieur Camparan. En vérité, vous venez de parler comme on parle au théâtre ou dans les livres, et en fermant les yeux j'aurais pu me croire au Gymnase, écoutant la déclaration d'un jeune premier, si tant est qu'il se puisse encore trouver un jeune premier pour réciter des déclarations sur la scène du Gymnase ! Mais vous avez terminé par un mot malheureux. Oui, tout à la fin, quand vous avez parlé d'aumône. Vous ne comprenez sans doute pas pourquoi ce mot-là est plus malheureux qu'un autre ? Laissez-moi donc vous raconter une petite histoire. Vous comprendrez après.

« Qui je suis, d'où je viens, vous ne vous en doutez nullement, n'est-ce pas, monsieur Camparan ? et cela vous est d'ailleurs bien égal, comme à tous les autres ! Je suis belle fille, comme vous disiez tout à l'heure, et je vous plais. C'est tout ce que vous savez, et vous n'en demandez pas davantage, — sur ce chapitre-là du moins. C'est justement un extrait de ce chapitre indifférent que je m'en vais vous dire.

« Je suis née à Paris, quelque part, dans un faubourg. Mon père était ouvrier ; ma mère aussi travaillait, s'usant les yeux à broder du linge

pour les gens riches. Un jour, mon père mourut. J'avais dix ans. Ce fut, pour ma mère et pour moi, la misère noire. Au bout de trois mois de lutte, après le dernier drap porté au Mont-de-Piété, on nous jeta à la porte du taudis où nous logions, sous les toits, parce que nous n'avions pas un sou pour payer nos termes. La société, cette chose dont j'entends quelquefois parler dans mon boudoir par des gens graves, entre deux bouffées de havane, est ainsi faite que, dans une grande ville telle que Paris, une femme seule, sans autre ressource que son travail, ne peut pas vivre honnête. Ma mère, naïvement, s'obstina à ce combat impossible. En moins d'un an, elle en mourut.

« Voici comment. Un soir d'hiver, sans feu ni lieu depuis quelques jours, nous étions dans la rue, sous les rafales d'un vent glacé. Depuis combien de temps ma mère n'avait-elle pas mangé ? Je ne sais. Elle se cachait de moi pour souffrir. Le matin, elle m'avait donné son dernier morceau de pain. Nous étions dans une grande avenue, bordée de belles maisons, presque déserte. Un rare passant à de longs intervalles. Timidement, le corps grelottant sous sa robe mince, ma mère tendait la main. Rien n'y

tombait. Collée à sa jupe pour me réchauffer et la réchauffer aussi un peu, je la sentais par instant défaillir sur ses jambes. Elle se redressait par un effort de plus en plus pénible, s'adossant au mur pour se soutenir. Je compris que c'était la fin, et que, si personne ne nous secourait sur l'heure, quelque chose d'atroce allait se passer.

« En ce moment un homme passa devant nous, enveloppé dans un manteau de fourrure. Il nous vit et pressa le pas, sourd au murmure suppliant de la pauvre. Une révolte me secoua tout entière. Je m'échappai et courus après lui. — Monsieur, lui dis-je, mon bon monsieur, faites-nous la charité, s'il vous plaît! — Je n'ai pas de monnaie! répliqua-t-il d'un ton bourru, en se retournant comme un dogue. — Pas de monnaie! pensai-je en moi-même, si celui-là n'a pas de monnaie, qui donc en a? Et je m'accrochai au beau pardessus doublé de chaud duvet, désespérée, répétant ma plainte. — Monsieur, rien qu'un petit sou, je vous en supplie... Ma mère se meurt de faim! — L'homme s'était arrêté devant une porte à perron, levant la main vers la sonnette. Il me saisit le bras de sa grosse main et le secoua, furieux. — Ah! mais, tu m'embêtes, toi, petite gueuse, avec ta fainéante de mère!

Puisque je te dis que je n'ai pas de monnaie ! » Un bec de gaz qui était à l'entrée éclairait son visage en plein. Il était horrible, non de laideur, mais de féroce égoïsme, gros et rouge, un énorme cigare aux dents. La porte s'était ouverte. Il s'engouffra dans la maison pleine de joyeuse lumière et de bonne chaleur.

« Restée seule sur le seuil, je revins vers ma mère. Je la trouvai au pied du mur, étendue tout de son long sur le pavé. Je l'appelai, lui soulevai la main, elle ne me répondit pas. Alors, prise d'une terreur folle, je courus à un poste de police, dont la lanterne rouge flambait à quelque distance. Deux agents revinrent avec moi, prirent ma mère par les épaules et par les jambes et la rapportèrent au poste, où on l'étala sur un matelas. Elle mourut là, sans avoir repris connaissance. Le lendemain, en l'enterra.

« Ce que je devins après, toute seule, je ne vous le raconterai pas en détail. Je grandis comme je pus, nourrie par le hasard ; puis j'entrai en apprentissage chez une blanchisseuse. Je devenais jolie, malgré la misère. J'eus le sort qui m'attendait. Les bonnes amies ne me manquèrent

pas pour me conseiller. J'appris à me vendre. Depuis, je n'ai pas changé de métier. Seulement, je me vends plus cher, voilà tout.

« Tout cela ne vous apprend pas comment mon histoire vous intéresse, vous personnellement. C'est que j'ai négligé de vous dire une chose. Le jour où ma mère fut enterrée dans un coin de cimetière quelconque, je revins voir l'endroit où elle était tombée. Puis, ayant reconnu la maison où était entré l'homme qui m'avait refusé l'aumône, j'allai me poster sous la porte voisine, épiant sa rentrée ou sa sortie, prise d'un besoin rageur de le revoir, de savoir qui il était, cet homme que les sanglots de ma voix n'avaient point ému et qui avait laissé ma mère mourir de faim, à dix pas de son seuil. Je le revis, en effet, en voiture cette fois. C'était bien là qu'il demeurait. Et je m'enquis de son nom auprès d'un boutiquier voisin, prétextant je ne sais quoi, une commission dont j'étais chargée. Or, ce nom, monsieur Campanan, c'était le vôtre.

« Comprenez-vous, maintenant ?

« Comprenez-vous que, pendant dix ans, je me le sois rappelé, ce nom, pour le haïr et le maudire, et que, le jour où quelqu'un l'a prononcé devant moi, pour me dire le désir que vous

aviez de me connaître, de m'être présenté, je me sois dit : C'est bon. Je tiens ma vengeance ! Car je me connais, je sais mon pouvoir, et que je puis à mon gré faire ramper les hommes comme avec la cravache d'une dompteuse, et pousser devant moi le vil troupeau de leurs désirs comme avec la baguette d'une Circé... Vous voyez que mon expérience, terriblement précoce, m'a tout donné, même une teinte de littérature.

« Aujourd'hui, ce que j'ai prévu est arrivé. Après dix ans, nous nous retrouvons face à face ; vous, devenu plus riche encore que vous ne l'étiez jadis, gavé de tout l'argent que vous avez volé aux quatre coins de la Bourse comme aux quatre coins d'un bois, puissant, redouté, arrogant ; moi, mûrie, en quelques années, de corps et d'esprit, comme ces fruits que des jardiniers payés à prix d'or font pousser en quelques semaines dans vos serres, ayant déchiffré le mot de la vie, sachant ce que vous valez et ce que je vauz. Pour moi, vous êtes l'incarnation parfaite, absolue, de ce formidable égoïsme qui est la loi cynique de votre monde, sacrifiant tout, choses et êtres, à la satisfaction de ses appétits. Vos appétits ? C'est votre faiblesse autant que votre force. Et la preuve, c'est que vous voilà devant moi,

suppliant, les lèvres tremblantes de désir, ayant faim de moi comme jadis ma mère avait faim de pain...

« Vous souffrez, me dites-vous? Je vous crois. Vous êtes malheureux au point que, sans moi, la vie vous devient insupportable? C'est à merveille! Vous vous tuerez peut-être un de ces jours, dans un moment de désespoir? Ce sera parfait. Notez bien ceci, gueux de millionnaire que vous êtes, c'est que je jouis de votre agonie comme d'une légitime revanche, et que j'éprouve une joie féroce à vous dire à mon tour : — Passez votre chemin, mendiant, je n'ai pas de monnaie! »





la bonne heure! fit madame de Rocas, et ce monsieur ne l'avait pas volé, mais est-il bien sûr que ce soit la fin de l'histoire?

— N'en doutez pas, fit le conteur; c'est la vraie fin, et M. de Camparan en sera certainement réduit à se brûler la cervelle. Ce n'est pas la première fois que pareille chose arriverait.

— On en réchappe quelquefois, dit tranquillement Paul Arène. Mais la ténacité des femmes dans ces questions de sentiment est tout à fait absolue et bien supérieure à celle des hommes. Quand elles sont entrées dans une voie pour arriver à un but fixé, il est bien rare qu'elles dévient. Leur obstination va jusqu'à la bêtise ou jusqu'à l'héroïsme. Qui ne se sou-

vient de cette belle histoire de Diderot où le marquis des Arcis, un infidèle, devient le jouet de madame de la Pommeraye, l'honnête femme qu'il a trahie? Elle l'enveloppe d'un invisible réseau et l'aveugle jusqu'au moment où elle lui a donné pour femme une prostituée. Cela est à la fois vrai et profondément dramatique, si dramatique que Victorien Sardou en a tiré une de ses comédies.

— Il semble, dit René Maizeroy, que la puissance de la femme éclate surtout dans les passions des courtisanes. Au roman, profondément ému, de Diderot, on peut donner pour pendant une femme de Balzac, la Brancador, issue de cette merveilleuse pièce sifflée qu'on appelle les Ressources de Quinola. La Brancador poursuit de son amour un grand cœur, un noble artiste, un créateur qui n'a pour elle que dégoût et mépris. Il aime de toutes les forces de son âme une jeune fille, Marie, dont la destinée est soudée à la sienne. Son caractère, son génie, sa fidélité le mettent au-dessus de tous les pièges, de toutes les embûches. Pour mieux le garder encore, le romancier lui donne un valet incomparable, un scapin auquel rien ne résiste et qui croit en son maître comme en Dieu. La Brancador brise l'existence de l'amant et de la maîtresse; elle voue à la misère, à la prison, à la faim, à toutes les angoisses l'homme qui la repousse,

et comme elle ne peut arracher l'amour du cœur de sa rivale, elle la tue. Et c'est après cela qu'elle arrive en face de l'artiste, de l'amant écrasé, qui sait tout, qui a tout deviné; et elle ose lui dire: « J'ai fait tout cela parce que je t'aimais. Veux-tu de moi pour ton esclave? » Et l'homme lui tend la main, épouvanté et vaincu par cet amour épouvantable.

— Épouvantable en effet, dit Armand Silvestre; l'histoire peut donner à réfléchir. Une lionne pareille peut très bien dévorer les gens, par un jour de grand appétit, sous prétexte qu'elle les aime. Mais quoi! on ne saurait lui en vouloir, cela est dans sa nature, et, en certaines occasions, les coups de dent n'ont rien que d'agréable.

— Cette opinion peut évidemment se soutenir, dit Guy de Maupassant; il y a des personnes assez appétissantes pour inspirer toutes les convoitises.

Madame Castagnède rougit sans trop savoir pourquoi, et, rajustant les dentelles de son corsage, fit signe à Armand Silvestre de ne pas s'éloigner.

— Franchement, dit-elle, nous faisons beaucoup de métaphysique aujourd'hui. Les histoires les mieux intentionnées nous y ramènent fatalement. C'est un sort qu'on nous a jeté; je n'y vois qu'un remède, c'est de vous donner la parole. La carrière est libre et vous serez aussi gai que vous le voudrez.

— *Madame, répondit Armand Silvestre un peu rêveur, la gaieté est un don des dieux, et l'on ne commande pas au rire. Je parlerai, s'il le faut, mais je crains que vous ne soyez pas contente de moi.*

— *Comment cela pourrait-il se faire? Vous ne nous avez jamais dit que des choses charmantes, un peu vives quelquefois, mais c'est le jour ou jamais d'être indulgent.*

— *Eh bien, non, ce n'est pas le jour, dit le poète. On peut s'intéresser aux personnes qui se noient, surtout si elles le font avec grâce, mais non pas à celles qui sont noyées. C'est affaire à la Morgue de les repêcher et d'en faire étalage. Pourtant, en mémoire de Boule-de-suif, qui fut une honnête catin, je vous dirai un conte extravagant, impossible et auquel vous refuserez de croire, bien que la vie soit pleine de ces singularités. Et je commence sans autre préambule.*

UNE DEMANDE EN MARIAGE

I



DANS un quartier du beau Paris, mais non dans une des rues les plus passantes, la haute maison s'élevait, silencieuse tout le jour, avec ses persiennes constamment fermées, d'où pendait quelquefois une fleur profanée, mystérieuse seulement pour les fillettes innocentes qui lui lançaient, en passant, un regard curieux, tandis qu'un sourire obscène s'échangeait, sur le trottoir, aux lèvres des badauds. N'en attendez pas de plus longue description : j'ai résolu d'être inexorablement chaste dans le mélancolique récit d'une aventure singu-

lière et qui me laissa un souvenir ému plein de poésie. J'ai beaucoup hésité à le conter, mais j'espère y parvenir cependant, en laissant le décor dans une ombre absolue pour n'en chercher que la psychologie et, comme cette histoire est absolument vraie, j'espère qu'elle intéressera tous ceux qui, comme autrefois Christ, sont cléments aux plus misérables créatures. Encore une confession et qui n'est pas la moins difficile : nous étions trois ou quatre compagnons de jeunesse qui passions là de longues et fréquentes heures avec l'excuse de nos vingt ans et de cette griserie des sens qui fait oublier à cet âge, non pas seulement les soucis de la morale, mais même les légitimes susceptibilités du dégoût. J'oserai donc réclamer pour nous l'indulgence des Latins pour ce genre de faiblesse et je rappellerai aux sévères, après Plutarque, ce mot du vieux Caton à un adolescent qui, surpris au seuil d'un de ces autels de Vénus Meretrix, rougissait devant lui : « Apprends, mon fils, que la honte n'est pas d'y entrer, mais de n'en savoir pas sortir. » Je ne veux parler, d'ailleurs, que d'un seul d'entre nous.

II

Fernando, — je ne vous dirai que son prénom, — a laissé, bien que mort jeune, dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu, une figure impérissablement debout. Je le revois encore tout pareil au beau portrait de Raphaël que possède notre Louvre; front pensif qu'encadrait une admirable chevelure blonde, avec des yeux bleus et toujours mouillés de rêverie, des traits d'une délicatesse presque féminine et ce sceau de mortalité prochaine, qui semble, si le proverbe antique est vrai, un mélancolique sourire des Dieux. Originaire du fond de l'Espagne, il y avait perdu sa mère de la poitrine et lui ressemblait avec l'insistance cruelle des fatalités. Venu à Paris pour étudier, il s'était passionné pour nos grands écrivains, et je dois dire qu'il n'est pas un de nos poètes qui le fut plus profondément que lui. J'ai précieusement gardé, comme des reliques, les vers épars dans les longues lettres qu'il m'écrivait, vers français où se sentaient les hésitations d'un

idiome étranger, mais pleins cependant d'une saveur extraordinaire, vers d'amour poignants comme des cris de tendresse. J'ai souvent rêvé de les publier pour dresser un monument timide à sa mémoire. Si je ne l'ai pas fait, c'est que je crains qu'il faille, pour les bien goûter, l'avoir connu lui-même et approfondi sa sincérité. Pour unique parent, à Paris, il avait un frère plus âgé que lui, ingénieur distingué, d'un tempérament beaucoup plus réfléchi, et qui l'aimait avec des protections passionnées, sans le comprendre cependant tout à fait, je crois. La tâche de ce mentor était d'ailleurs simple, les médecins lui ayant recommandé, avant tout, d'éviter toute contrariété réelle, toute émotion douloureuse surtout, à notre fragile ami.

III

Et maintenant comment cet être d'élite, cette créature faite d'admirables délicatesses et de sublimes besoins d'idéal, comment ce cœur de lévite, comment ce garçon, dont le cerveau était

comme un magnifique jardin de lis, s'était-il fait le camarade de nos heures débauchées, à nous, âmes de ribauds débordant d'adolescentes sensualités? Plus simplement que vous ne le pouvez croire. C'est qu'il possédait, comme tous les vrais poètes, le secret de transformer tout ce qui heurtait ses yeux, portant en lui des paradis qu'il jetait sur ces géhennes comme des manteaux de pourpre sur la boue des chemins, peuplant des divines images de sa pensée les repaires étonnés de l'abjection et de l'infamie. C'est que ce qui était réalité pour nous, réalité affreuse mais inexorablement tentante, était rêve pour lui, rêve étoilé dans lequel il marchait enveloppé de lumière, invulnérable aux flétrissures dont nous nous sou lions. C'est que nos parts étaient différentes dans le lot commun. Où nous cherchions la chair, il cherchait la beauté; où nous trouvions le plaisir, il rencontrait l'amour. Oui, l'amour. Était-elle autre que ses compagnes, celle qui lui devait donner cette humiliante joie? Vous le verrez plus loin. Comme impudeur, elle était toute pareille; elle n'était ni plus ni moins souillée. C'était donc un indicible besoin d'aimer et non pas une sélection raisonnée, ou même instinctive, qui lui avait mis au cœur cette folie.

Et puis, c'est que, comme tout le reste, il la voyait autrement qu'elle n'était, avec des ailes d'ange blessées, fleur poussée au fond d'un abîme, âme à relever par le généreux pouvoir des pardons. Le mal ne fut pas plus tôt fait qu'il devint immense. Car, en sa qualité d'Espagnol, il était catholique fervent, et devait, en vertu de l'inflexible logique des passionnés, aboutir au plus inconcevable projet.

IV

Il ne nous en dit rien, à nous, plongé qu'il était dans d'ineffables délices, avec des abattements quelquefois, cependant, qui nous faisaient peur. Il était d'ailleurs beaucoup moins avec nous, et il y avait quinze jours au moins que nous ne l'avions vu, quand Marcel — son plus cher ami — et moi nous reçûmes une lettre de son frère nous priant de le venir voir au plus tôt. Celui-ci était très ému quand il reçut notre visite et sa voix tremblait quand il nous dit :

— Messieurs, vous savez ce que Fernando veut faire ?

— Non, monsieur, lui répondîmes-nous très sincèrement.

— Eh bien, il veut épouser cette...

Les larmes étouffèrent sa parole et nous étions nous-mêmes atterrés.

— Nous l'en empêcherons bien ! nous criâmes-nous en même temps, Marcel et moi.

Mais, lui, sur un ton de résignation qui faisait mal :

— Non ! vous ne l'en empêcherez pas, ni moi non plus. Ce serait risquer de le pousser à quelque résolution fatale à sa vie. Vous ne le voulez pas et je n'en ai pas le droit. J'ai charge d'âme. Depuis hier qu'il m'a dit sa résolution, j'ai passé des heures épouvantables, mais mon parti est pris. C'est une chose affreuse, mais qui vaut mieux qu'un remords éternel. Il l'emmènera en Espagne où nul ne la connaîtra, dans un pays où ses façons ne choqueront personne, parce que les mœurs françaises y sont mal connues. Elle portera son nom... le nom de notre père...

Et le malheureux s'arrêta encore. Mais il reprit bientôt :

— Je vous ai fait venir, messieurs, pour vous

demander un singulier service. Vous connaissez cette... personne et vous devez comprendre que le courage me manque pour aller lui parler de cela. Il faut cependant savoir si elle consent à renoncer à la vie misérable qu'elle mène et quelles sont ses intentions, une fois instruite du consentement que je donne à ce malheur. Veuillez vous rendre tous deux auprès d'elle et m'en instruire ensuite.

Nous fîmes un signe de tête, n'ayant pas la force de parler, devant l'inattendu de cette proposition.

— Au revoir, fit-il. Et, nous serrant fiévreusement la main, il rentra à pas précipités dans son cabinet de travail.

V

Ainsi nous étions chargés d'une demande en mariage en règle! Et où, grand Dieu! Et à qui? Quand nous sonnâmes à l'huis décrié, il pouvait être trois heures. On nous introduisit dans un

grand salon obscur et nous demandâmes celle à qui nous avions à parler. Un instant après, des pas légers dans l'escalier et elle apparut dans le déshabillé réglementaire, avec le sourire de rigueur sur les lèvres et la fausse gaieté commandée dans les yeux. Mais, en nous apercevant, elle devint très pâle :

— Vous venez de la part de Fernando ? dit-elle, la gorge serrée par l'émotion.

— Oui, mademoiselle, lui répondîmes-nous en nous inclinant. Car, tout ce que notre démarche pouvait avoir de grotesque ayant disparu pour nous dans l'extraordinaire gravité de ses résultats possibles, nous avons pris l'attitude correcte de parents délégués pour demander une main. Nous étions, Dieu me damne, tout de noir vêtus, avec des gants, ce qui était un comble en ce temps-là.

— Alors, attendez-moi un instant, fit-elle. Et, devenue grave elle-même, plus grave que nous, elle se retira vivement.

Quand elle revint un quart d'heure après, elle était très décemment vêtue d'une robe noire, et le fard avait disparu de son visage dont l'expression avait absolument changé. Elle nous dit :

— Parlez !

Et, s'asseyant, elle croisa ses deux mains sur un de ses genoux comme la Sapho de Pradier, impénétrable dans sa pensée, muette et comme abîmée dans d'obscures méditations.

VI

Et nous avons achevé de lui dire l'objet de notre mission qu'elle demeurait dans la même attitude, toujours silencieuse, sans avoir trahi une seule impression de surprise ou de plaisir. Étonnés nous-mêmes, nous lui parlâmes alors de l'amour profond que Fernando avait pour elle, de tout ce qu'il avait souffert, de sa vie tout entière, vie si noble et si pure, dont il lui confiait le fragile bonheur.

Elle continua de nous écouter sans nous répondre, mais des larmes coulaient sur la soie de son corsage et jusque sur ses mains enlacées.

Et comme nous avons épuisé le sujet inépuisable pourtant de la passion que notre malheureux ami lui avait vouée et que, muette toujours,

elle n'avait pas même relevé les yeux vers nous :

— Mais enfin, lui dis-je, vous savez qu'on craint qu'il n'attende à ses jours, tant il est anxieux et désespéré ! Que devons-nous lui répondre ?

Alors elle se leva, nous regarda bien en face, et laissa lentement tomber ces paroles de sa bouche :

— Vous lui répondrez qu'il vaut mieux se tuer que d'épouser une femme comme moi. Et simplement, mais d'un mouvement dont je n'oublierai jamais la grandeur tragique, elle nous salua et disparut, nous laissant sous une des émotions les plus vraies que nous ayons jamais ressenties. Car, un moment, elle avait été plus chastement belle que toutes les Madones.

.

Une heure après elle avait quitté la maison, sans qu'on pût savoir où elle allait. Un an plus tard Fernando, qui avait abandonné Paris sous prétexte d'oublier, mourait à Liège d'une maladie de langueur. Le choix d'un climat absolument contraire à sa santé avait fait de son départ un véritable suicide, un suicide catholique sans mort violente. Il y a quelques jours, Marcel et moi nous nous rappelions longuement cette aventure.

— Qu'en penses-tu aujourd'hui? me demanda-t-il.

— Je pense, lui répondis-je, que beaucoup sont morts pour des femmes qui ne valaient pas celle-là.





*V*OTRE conte est ravissant, dit la Marquise, et vous êtes un véritable charmeur. Mais c'est un peu tricher et vous nous avez volé notre attendrissement, car un phénomène ne prouve rien. C'était une brave drôlesse, voilà tout, et qui ne voulait point accepter un amour dont elle ne pouvait rendre la monnaie.

— A moins, dit Catulle Mendès, qu'elle n'eût des motifs beaucoup plus relevés encore. Peut-être avait-elle promis fidélité à quelque fiancé perdu, à quelque mort.

— Je vous admire, fit madame Castagnède ; vous oubliez donc le joli métier qu'elle faisait ?

— Il est des fidélités de toutes sortes, répondit le poète, et le mot métier, dont vous vous êtes servie, me donne raison. Cela ne compte pas. On trouve quelquefois dans ces âmes perdues des sentiments — pas beaucoup — d'une pureté angélique. C'est comme un lys blanc qui fleurirait sur un amas de pourriture. Le plus grand des poètes vous a montré l'amour maternel s'épanouissant au cœur de l'empoisonneuse Lucrèce, l'amour chaste relevant de sa chute la triste Marion. Cela n'est pas si rare qu'on le pense, et il y a des clartés dans ces ombres. Ninon passait pour un fort honnête homme.

— Et le billet de la Châtre? dit une voix.

— Précisément, dit Charles Monselet, il était entaché d'un vice originel qui l'invalidait absolument. Et l'histoire de ce billet, qu'on proteste depuis si longtemps aux dépens des femmes, est effacée par l'histoire d'un autre billet qui a couvert la Gaussin d'une gloire pure. Sur un blanc seing, oublié dans ses mains par un financier amoureux, qui craignait qu'elle commît une indiscretion de chiffres, elle se contenta d'écrire : Je promets d'aimer Gaussin toute la vie!...

— Oui, voilà comment nous sommes, fit madame Castagnède, en s'oubliant un peu dans ce pluriel. Les femmes ont toujours un côté du cœur par lequel elles

se relèvent ou se perdent. Et je vois que l'Académie de Berne, dont M. Richard Lesclide nous a si joliment parlé, devait être peuplée d'héroïnes.

— Pas tout à fait, dit le conteur interpellé, mais je suis de l'indulgence et crois qu'il y a dans ces pauvres âmes des recoins de vertu, échappés aux orages de la vie. J'ai connu autrefois — de très loin — une fort belle fille qui vivait de travaux de couture. Sa mère était à sa charge et l'avait élevée fort sévèrement. Les deux femmes menaient une pauvre vie dans une pauvre mansarde, et quand l'ouvrage manquait à domicile, il fallait bien aller en chercher à l'atelier. Si la fille était poursuivie, il n'est pas besoin de le dire, car mon histoire se passe à Bordeaux. Elle était alors dans la fleur de ses dix-huit ans incueillis, et c'est l'âge terrible des Bordelaises. Tout à coup la misère — une misère âpre — s'abattit sur le petit ménage. La mère devint infirme et perdit l'usage de ses mains. Toutes les économies, tous les objets mobiliers de quelque valeur payèrent des remèdes coûteux, et la vie devint impossible aux deux recluses. Le caractère de la vieille femme s'en aigrit; ses exigences s'accrurent; elle fit peser sur sa fille la pire des tyrannies, sans supposer que Julie pût se soustraire à son joug. Celle-ci, en effet, n'en eut pas seulement l'idée, mais, dans un moment de lassi-

tude, elle se perdit et s'abandonna au premier venu. C'était une maladroite, sans rouerie et sans coquetterie; elle passa de main en main. On se souciait peu d'une amoureuse qu'on ne pouvait conduire au spectacle et qui n'avait pas la permission de minuit. La vieille femme buvait et mangeait sans s'inquiéter de savoir où sa fille prenait l'argent nécessaire. Elle croyait à plus de chance, à des travaux mieux payés. Leur vie d'ailleurs était toujours précaire. Julie rentrait tous les soirs à huit heures, en robe d'indienne fripée, en petit bonnet, revenant de faire des journées, à ce qu'elle assurait. Le dimanche, elle ne sortait que pour faire les achats du ménage. Les jours de travail, — ô tristesse! — elle installait sa mère auprès des provisions de la journée et partait à sept heures du matin. Elle avait loué, à une assez grande distance, dans un quartier douteux, une chambre meublée où elle quittait son costume de petite ouvrière pour s'habiller en dame. On était habitué à cela dans la maison; il y a peu de concierges en province. Elle courait la ville, déjeunait avec un ami, dînait avec un autre; on lui a connu des semaines de fidélité. Mais elle pensait à sa mère, à travers tout. Le soir, à l'heure où finissent les journées, pressée quelquefois et traversant la ville dans ces petites voitures qui vont comme l'éclair, elle allait reprendre

sa robe d'ouvrière, et rentrait, à pied, dans la mansarde où l'attendaient souvent des gronderies. Sa mère ne l'embrassait jamais, n'en ayant pas l'habitude. Cela dura plus de trois ans, sans que la constance héroïque de la fille se démentît : qu'est-elle devenue plus tard ? je l'ignore ; l'histoire ne finit pas. Mais j'étais bien aise de vous parler de cette coquine.

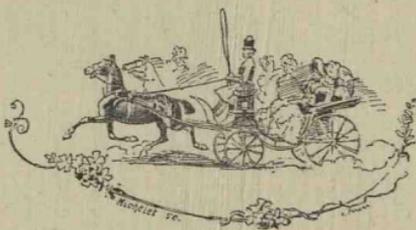
— N'ajoutons rien, dit madame de Lurcy-Sevi, car on finirait par canoniser les filles.

— Hé ! Marquise, elles ne manquent pas de patronnes dans le calendrier. J'ai lu la vie des saints autrefois et je vous recommande sainte Lidoire, qui inventa le sommeil des grandes occasions. Mais ne serait-il point temps de nous occuper de ce que nous dirons demain ?

— Ceci ne nous regarde plus, dit madame de Castagnède, et le soin de décréter le sujet des prochains contes appartient à notre belle amie, mademoiselle Céphise Ador, puisque c'est à elle que je remets le sceptre !

La reine de théâtre ne refusa pas d'être une reine de décameron ; elle demanda seulement qu'on lui permît, avant de prendre une décision, de s'accoutumer

à un honneur, « que je n'attendais pas, » dit-elle, et parmi les poètes, plus d'un se demanda, avec un peu d'espoir et un peu de jalousie, qui serait le roi de demain ?



TABLE

	Pages.
<i>On était rentré au giron.....</i>	3
<i>GUY DE MAUPASSANT</i>	
L'ODYSSÉE D'UNE FILLE.....	9
<i>Hé bien, dit madame de Rocas.....</i>	21
<i>JULES BARBEY D'AUREVILLY</i>	
DEUX ANECDOTES D'APRÈS SOUPER.....	24
<i>Il est assez difficile, dit madame de Cercy-Latour.....</i>	33
<i>THÉODORE DE BANVILLE</i>	
RESSUSCITÉS.....	35
<i>C'est en effet un luxe, fit madame de Cercy-Latour.....</i>	50
<i>PAUL ARÈNE</i>	
RÊVERIE TUNISIENNE.....	55
<i>On se réchauffe à ces histoires ensoleillées.....</i>	63
<i>LÉON CLADEL</i>	
TYPE DE FILLE.....	84
<i>Je ne la plains donc pas, fit la Reine.....</i>	92

	Pages.
<i>GEORGES DE PEYREBRUNE</i>	
MATER!.....	95
<i>Il y eut un grand silence.....</i>	109
<i>MAUFRIGNEUSE</i>	
L'ARMOIRE	111
<i>Ce conte n'était pas pour égayer les esprits.....</i>	123
<i>CATULLE MENDÈS</i>	
LA VOIX DE JADIS.....	125
<i>Sac à papier ! dit la marquise Thérèse.....</i>	132
<i>JOSEPH MONTET</i>	
L'AUMONE... .. .	134
<i>A la bonne heure ! fit madame de Rocas.....</i>	145
<i>ARMAND SILVESTRE</i>	
UNE DEMANDE EN MARIAGE.....	149
<i>Votre conte est ravissant, dit la Marquise....</i>	161

